



Brabançon

Mars 1977

N° 213

REWISBIQUE
Archives

périodique Trimestriel

Le
Folklore
Brabançon



Mars 1977
N° 213

Couverture :
Collections du château-musée de Gaasbeek
Chaise.
(Photo Kerremans, Anderlecht).

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

Rue du Marché-aux-Herbes, 61 - Tél. 513.07.50
1000 BRUXELLES

Sommaire

*Prospection dans les collections du châ-
teau-musée de Gaesbeek*

par G. RENSON 5

Un prêtre-artiste. Bonaventure Fieullen

par René HERMAN 49

*Les Eglises successives Saint-Pierre à
Jette*

par Gladys GUYOT 73

*De ci - de là : la naissance du Chemin
de fer en Belgique*

89

Bibliographie 91

Mars 1977

N° 213

Prix : 35 fr.

Le numéro 213 de la revue
« DE BRABANTSE FOLKLORE »
contient les articles suivants :

Kongotentoonstelling in Tervuren 1897-1977,
door Benoit RENSON.

Het Abdijkasteel van Kortenberg in het Nieuwe Regime (Deel I), door Henri VAN-
NOPPEN.

Stierf Willem van Saffingen als Sultan van Egypte, door Maurits THIJS.

Oude studentencafé's, door Vik LAHAYE.

Goud voor Zuster Julia, laatste begijntje te Leuven, door Jos LAUWERS.

Bibliografie van enkele recente Folkloristische tijdschriften.

GAASBEEK

II - Prospections

**Prospections
dans les collections
du château-musée de Gaasbeek**

Série IX

par

G. RENSON, Docteur en Histoire

et

**M. CASTEELS, Docteur en Histoire de l'Art
et Archéologie**

MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE-GERTRUDE

Atelier de Rubens, peint peu avant 1637.

(Dim. de la toile : H. 3,40 m x L. 2,30), Inv. n° 1089.

Rien d'étonnant de ce que la seigneurie de Gaasbeek, dépendant de Nivelles, ait une chapelle dédiée à Sainte Gertrude et possède un autel servant d'encadrement à l'Apparition de la Vierge à Sainte Gertrude.

La Vierge portant l'Enfant bénissant, s'appuyant sur l'avant-bras de Sa Mère, apparaît sur l'estrade d'un sanctuaire; de la main droite, elle tient une branche de lys. Un ange, aux ailes déployées, portant un peplus transparent, présente la Sainte Gertrude au divin Enfant. La sainte, qui vient de déposer sa crosse d'abbesse, s'extasie, les mains croisées sur la poitrine, devant l'Enfant Jésus. Dans les nuées compactes de la partie supérieure on remarque une ronde d'anges et de chérubins.

La scène se passe dans un sanctuaire: nous remarquons le socle, la base et une partie du fût de la colonne.

Cette composition offre les caractéristiques de l'époque baroque. Les figurants ont des gestes maniérés. La Madone apparemment déhanchée s'appuie sur la jambe droite, tandis que la gauche est légèrement retirée en arrière.

Un geste maniéré, presque théâtral se révèle dans l'ange. Sa chevelure opulente, retenue par un diadème ainsi que ses ailes déployées, accentuent l'attitude dynamique de tout son être. Il tient les bras ouverts, en attitude d'admiration, contrairement au geste de recueillement de Sainte Gertrude.

A quelle époque la toile fut-elle peinte? Nous sommes d'avis qu'elle fut brossée peu après l'érection de la chapelle en 1625 et avant l'apparition de l'étude de Geldolphi à Ryckel en 1637. (1).

Concernant les conditions financières et la valeur artistique du retable J. Van Cromphaut et Fr. Vennekens écrivent ce qui suit: « Au-dessus, un grand tableau représentant le Mariage mystique de Sainte Gertrude, provenant de l'atelier de Rubens et qui était placé dans la chapelle du parc au dessus de l'autel»; au bas de la page se lit: « Ce tableau fut payé par Renesse de Warfusée, 300 florins. Mais en 1637, l'auteur de l'Historia Sae Gertrudis estimait ce prix au-dessous de la valeur de la pièce ». (2).

Au texte précédent nous ajoutons ce que C. Bronne signale: « Ces œuvres d'art, choisies avec soin, vinrent se joindre au double héritage des Sockart et des Arconati. Il y avait déjà à l'hôtel de Tirimont des tableaux et des meubles... le mariage mystique de Sainte Gertrude de l'atelier de Rubens ». (3).

M. C.

(1) Historia S. Gertrudis Principis primae Nivelensis Abbatissae; notis et figuris aenccs subinde illustrata. Bruxellae, 1637, in -4°. Cet ouvrage précieux se trouve à la Bibliothèque du Château (Séminaire d'Art et d'Histoire).

(2) Le Château de Gaasbeek, 1939, Hekelgem, 1956.

(3) La marquise Arconati, Grand prix d'histoire de Bruxelles, 1970, 100.



Mariage Mystique de Sainte-Gertrude.

(Photo Kerremans, Anderlecht)

PORTRAIT DE HIPPOLYTE WOUWERMANS

(1845-1915), par E.J. Boks.

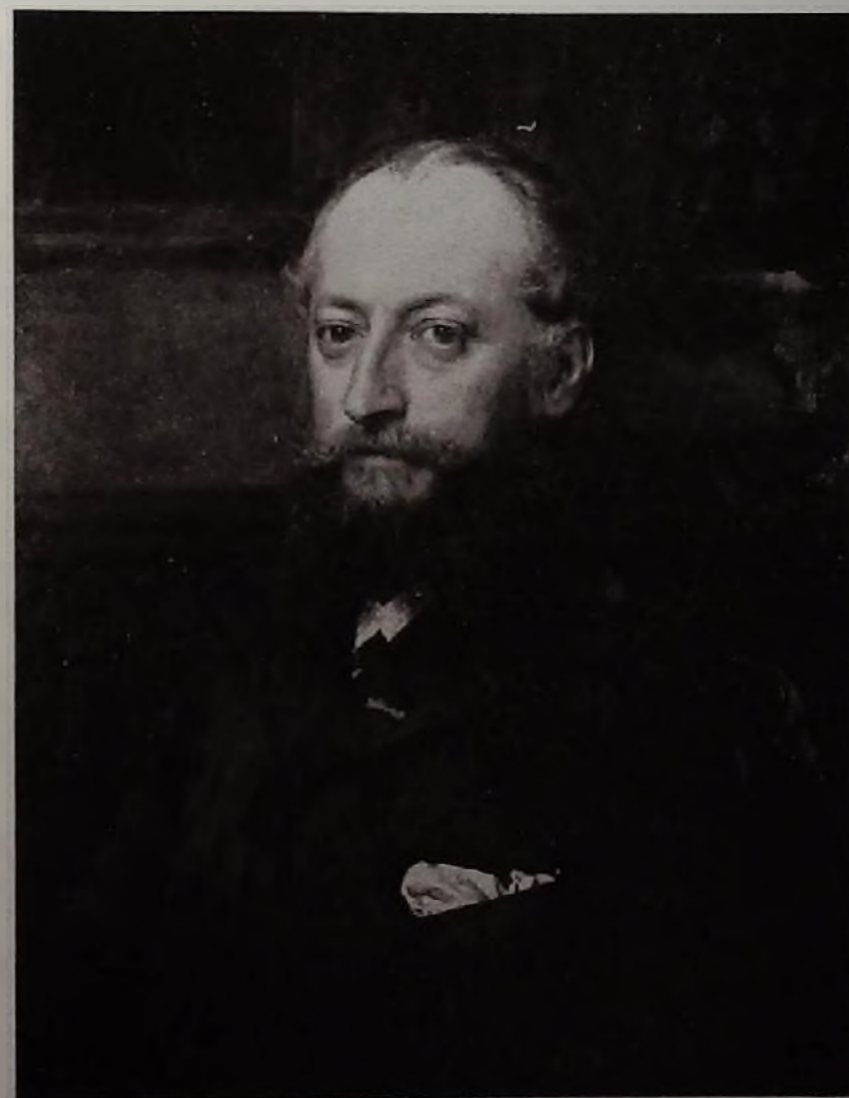
(Toile, avec cadre L. 0,75 m x H. 0,86 m.; sans cadre L. 0,465 m x H. 0,58 m), Inv. n° 1106.

Hippolyte Wouwermans était le père de Mme Dethier, née Gabrielle Wouwermans, qui légua le portrait au musée. C'est un portrait-buste en couleurs sombres sur lequel la figure, le ruban de l'une ou de l'autre décoration et le mouchoir forment des tâches claires.

Le front est fuyant, le nez aquilin; la moustache et la barbe sont très soignées et donnent au personnage un aspect noble et distingué.

Le tableau fut peint par Ernest Jan Boks, peintre de genre habitant Anvers et né à Beckbergen le 18-4-1838. Le musée d'Anvers possède son portrait (1898).

G. R.



Portrait de Hippolyte Wouwermans.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

Lit. : Fr. von BOTTICHER, Malerw. d. 19 Jahrh. in Journal des Beaux-Arts, 1879, I, 113, 129; 1887, 156.

PORTRAIT DE GOMARUS PEETERS

par J. Tonneau.

(Toile, avec cadre L. 0,96 m x H. 1,21 m; sans cadre L. 0,71 m x H. 0,95 m), Inv. n° 1108.

Gomarus Peeters était chirurgien et grand-oncle de Madame Gabrielle, Marie, Georgine Wouwermans, qui offrit ce tableau au château. Gomarus Peeters fut propriétaire du château de Cantecroy, Oude God (Vieux Dieu), qui fut habité antérieurement par le cardinal Granvelle.

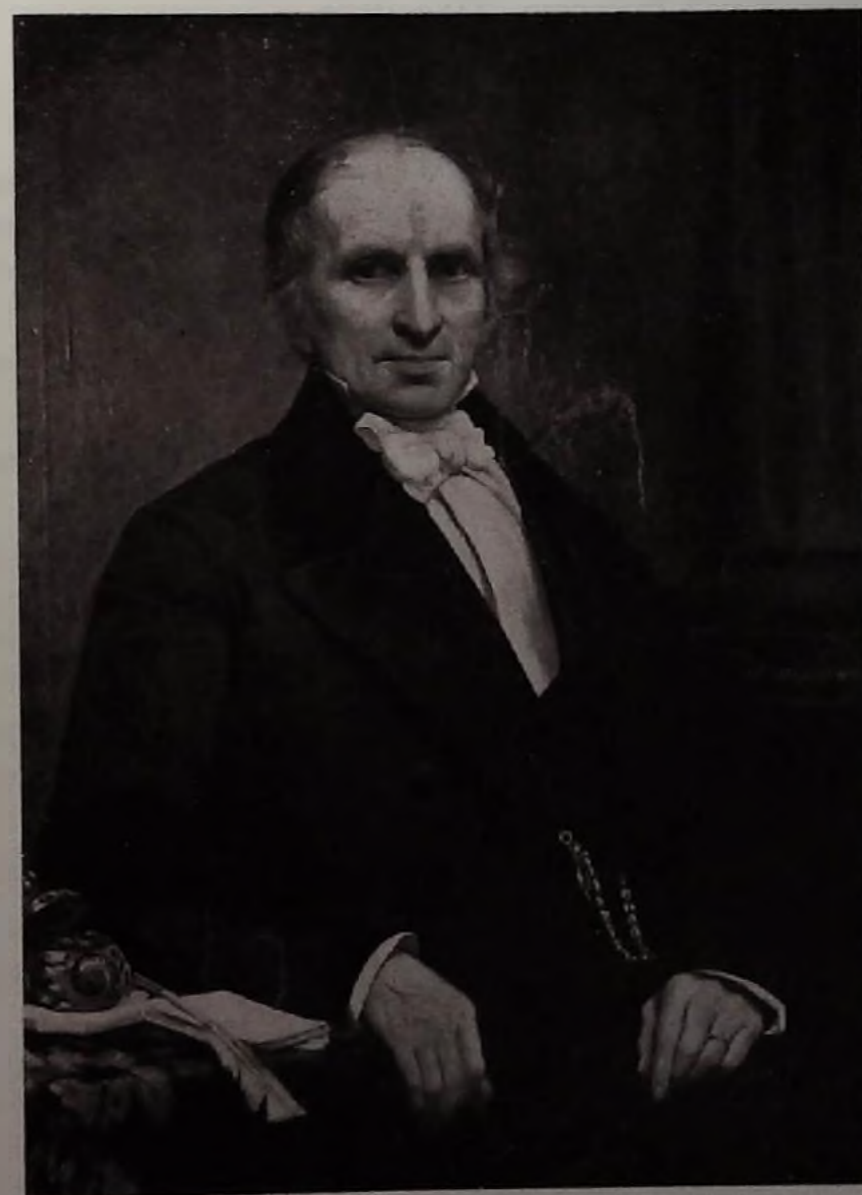
Le personnage est représenté à mi-corps, un peu en profil. Le bras droit repose sur une petite table, sur laquelle le livre, l'encrier et la plume doivent accentuer son érudition.

La figure avec les yeux pénétrants, nez aquilin et lèvres pincées donnent l'impression d'un personnage sceptique qui est habitué à relativiser toutes les choses.

Probablement porte-t-il un redingote avec col en velours, un gilet avec chaîne d'horloge et chemise blanche avec petit nœud et haut col.

Les mains veinées montrent très bien que l'artiste J. Tonneau sut peindre sa figure d'une façon très précise et selon les règles de l'anatomie.

G. R.



Portrait de Gomarus Peeters.

(Photo Kerremans Anderlecht)

CIRCONCISION

Chêne, travail Brabançon, XIV^e siècle

(Dim. H. 0,44 m x L. 0,33 m x Pr. 0,21 m), Inv. n° 559.

Cette pièce de sculpture se compose d'un groupe de six figurants; en outre, un dont la tête a disparu et deux personnages — que l'on ne peut identifier — à droite du Grand'Prêtre.

Selon nous, ce fragment de retable représentait à l'origine une composition pyramidale.

Le Grand'Prêtre se trouve au centre et tient de ses mains l'Enfant Jésus : Celui-ci sur une table d'autel à pupitre.

A gauche, nous reconnaissons la Sainte Vierge, qui soulève gracieusement sa robe bleue, recouverte d'un manteau jaune-or. En face d'Elle St Joseph, avec touffe de cheveux sur le front, portant un manteau à capuchon, qu'il soulève également.

Derrière Joseph, un petit homme avec coiffe à visière. A côté du Grand'Prêtre se remarque le jeune Saint Jean à chapeau, qu'il retient de la main gauche.

Derrière le personnage central, on voit l'amorce d'un autre figurant.

Une niche de bois clair met cette belle sculpture en évidence à ce tournant d'escalier du hall d'Egmont. (1).

M. C.

(1) L'inventaire du Château signale : « Groupe de bois polychrome, la Circoncision XV^e siècle (2^e moitié du 15^e siècle. Travail bruxellois — 800 fr.) ». (p. 32).



Circoncision.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

LA SAINTE VIERGE ET L'ENFANT

Stuc polychromé, Italien, 2e moitié du XVe siècle.

(H. 0,76 m x L. 0,545 m x Pr. 0,8 cm), Inv. n° 708.

Dans un des corridors du rez-de-chaussée du château on aperçoit une Vierge à l'Enfant. (1). Ce relief révèle le travail à la " pastille ", c'est-à-dire fait sur un fond de carton et retravaillé au plâtre doré. Cette sculpture est le fruit d'une technique en vogue à l'école Italienne et principalement à Florence. La pièce s'insère dans les œuvres influencées par l'artiste Rosselino.

Contrairement à ce que signale l'inventaire du château, elle date de la seconde moitié du XVe siècle (1450-60) et non du XVIe siècle.

Ce " pasticcio " est le travail d'un artiste imitateur qui n'a cependant pas entièrement dénié sa propre personnalité.

M. C.



La Sainte Vierge et l'Enfant.
(A.C.L. Bruxelles).

(1) J. VAN CROMPHOUT et FR. VENNEKENS, *Le Château de Gnesbeek*, 1939, Hekelgem, 70. La pièce provient de la collection Arconati-Visconti.

FLAGELLATION DU CHRIST

Peinture sur cuivre, fin XVI^e siècle.

(Dim. H. 0,16 m x L. 0,13 m), Inv. n° 566.

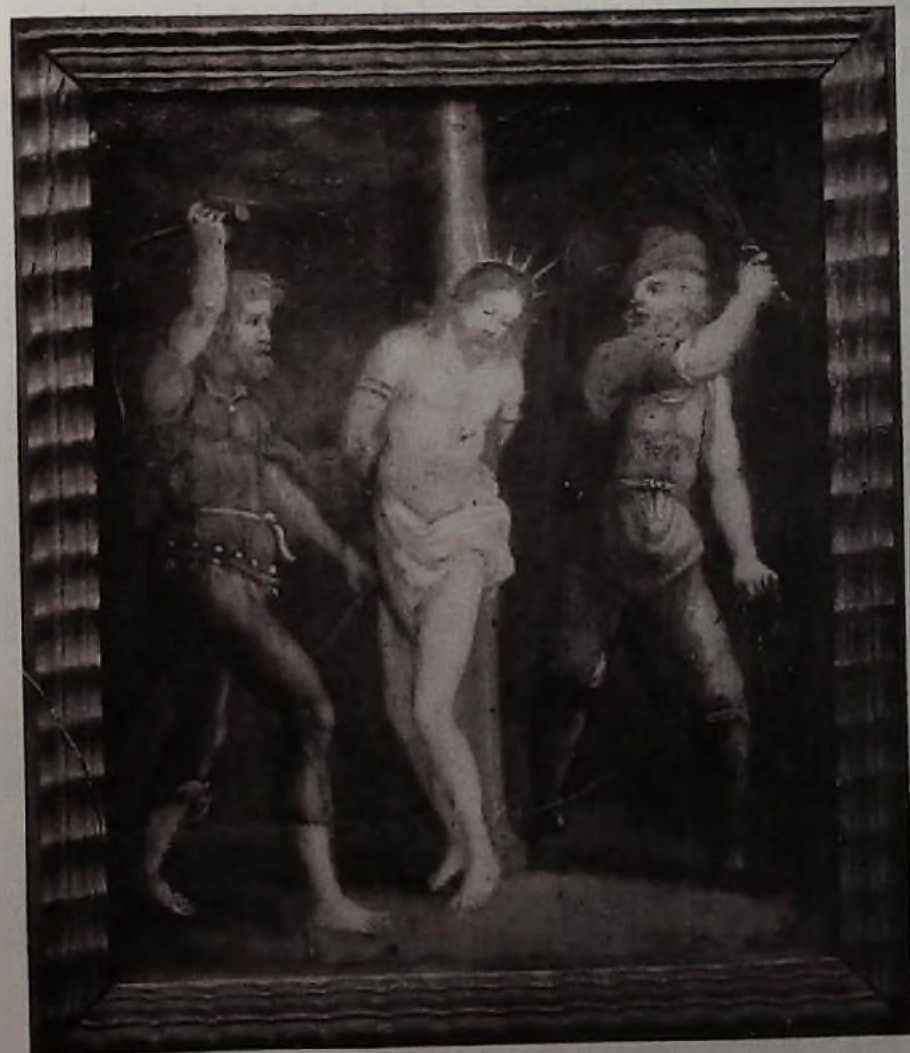
La composition représente le Christ flagellé, entouré de deux bourreaux. Le Christ portant une couronne d'épines est lié mains et pieds à la colonne. Le moment de la flagellation même est représenté. L'Homme Dieu est souffrant, mais son Corps est d'une beauté apollonienne. Il est résigné et supporte avec sérénité toutes les souffrances.

Ce panneau, où l'action est directement représentée, s'insère dans le style pré-baroque. Les personnages sont presque sculpturalement rendus. Il y a un mouvement de rotation occasionné par les gestes de bras et jambes des figurants.

Le bourreau de droite porte une coiffe d'un bleu turquoise et brandit de la droite une botte d'osier servant de cravache, tandis que celui de gauche, vêtu de bleu et pieds nus s'apprête à la flagellation au moyen d'une baguette enlacée comme instrument de torture. Celui de droite tient les cordes en mains avec lesquelles le Christ est lié à la colonne.

La flagellation s'opère à un rythme régulier.

M. C.



Flagellation du Christ.

(A C L. Bruxelles).

QUATRE ASSIETTES A BORD FESTONNE

Porcelaine de la Compagnie des Indes, décor à la pagode.

Inv. n° 863 - 866.

Le musée de Gaasbeek possède quatre assiettes à bord festonné.

Cette porcelaine appartient à la Compagnie des Indes (1). Les deux assiettes profondes ci-jointes (2) portent à la base du marli, une chaîne de minuscules dessins reliés les uns aux autres; ceux-ci forment une des caractéristiques de la compagnie. Dans le creux de l'assiette se profile un paysage avec chemins sinueux et à plantes exotiques, au fond duquel on aperçoit une pagode. On a employé uniquement le bleu sur fond blanc pour le décor.

Ces objets appartenant à un même ensemble sont probablement décorés à la main, vu que l'on remarque de légères variantes dans les détails.

Datant du XVIII^e siècle, cette porcelaine avait à l'époque une qualité commerciale.

M. C.



Assiettes Cie des Indes.
(Photo Kerremans, Anderlecht).

(1) Cfr sur la porcelaine des Indes, TARDY, Les poteries, les faïences et les Porcelaines européennes, 2e partie, Paris III, 1954, 593 et ss

(2) L'assiette de droite, tracé plus pictural; l'assiette de gauche, tracé plus linéaire. Est-ce la cause d'une autre cuisson ?

PLAQUE OVALE

Faïence italienne de Castelli - Scène pastorale.

(Dim. 23,5 cm x 19 x 0,7), fin du XVII^e siècle, Inv. n° 846.

Cette plaque décore les lambris de la salle à manger du château. Elle fait partie d'une série de quatre pièces.

Elle représente une danse champêtre : un jeune couple danse aux sons d'une flûte. La scène a lieu près d'une arcade au temps de la vendange. Les hommes portent un chapeau bleu foncé aux grands bords; l'un un veston brun, l'autre un veston bleu, mais tous les deux portent une culotte bouffante de couleur vieil or à la Teniers.

La fille est vêtue d'une robe longue, bleue, aux manches de couleur grise brune, ainsi qu'un tablier vieil or et sur la tête un long voile.

Le fond de la plaque est décoré d'arbustes au pied d'un mur; le joueur de flûte est assis sur une pierre tandis que du côté gauche on remarque un fût de vin. La production de faïence de toutes les manufactures situées dans les environs de Castelli, petite ville de la province Teramo (Abruzzes) reçut le nom de "Castelli".

Très typiques pour Castelli furent les paysages et les scènes galantes "imitées de la peinture de chevalet ou des gravures de l'époque, enserrées dans les bordures de feuillage."

M. C.

- Lit. : E. S. AUSCHER, Comment reconnaître les porcelaines et les faïences d'après leurs marques et leurs caractéristiques, Paris, s.d.
G. CONTI, L'arte della Majolica in Italia, Milan, 1973.
LES MUSES, 15 tomes, Paris, Genève 1971, t. IV, p. 1289.
TARDY, Les poteries - les faïences et les porcelaines européennes, 3 tomes, Paris, s.d.



Plaque ovale.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

CHAISE

Chêne, renaissance française.

(Dim. H. 2,45 m x L. 0,69 - Pr. 0,56), Inv. n° 304.

Dans la chambre neo-gothique du château — la chambre d'hôte du père Peyrat, lors de ses séjours à Gaasbeek — se trouve une chaise monumentale. Le modèle original est à repérer dans les réserves de la collection du Louvre à Paris. (1).

C'est le type d'une de ces chaises à hauts dossiers richement sculptés, décorés d'écussons armoriés et couronnés par des dentelures.

Ce genre de meuble est presque toujours adossé à la paroi, car le derrière du dossier est laissé brut.

La décoration des différents panneaux est fort riche. Dans la partie inférieure; quelques ogives surmontées d'une rosace; les parties latérales consistent en motifs parcheminés. Un motif analogue avec ogives flamboyantes est repris sur le dossier, tandis que la partie du baldaquin reprend le motif à triple ornementation parcheminée. Les bras de la chaise se terminent en une figure d'animal accroupi, probablement un singe. Ce motif d'ailleurs était de rigueur, non seulement comme ornementation architecturale, mais également dans le travail artisanal.

Bref, cette chaise percée compte de par sa construction, structure et ornementation parmi le mobilier typique de style neo-gothique du château.

M. C.



Chaise.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

(1) Cfr. AERT VAN LEEUW, Kunstgeschiedenis, Folklore, Heemkunde, Toerisme, in *Schoon Pajottenland*, 73. — Inventaire du Château (p. 25).

LIT EN CHENE SCULPTE AVEC BALDAQUIN

(L. 2,23 m x L. 1,525 m x H. 2,695m), Inv. n° 336.

Dans la chambre bleue à droite de l'entrée se trouve un lit aux armes et chiffres des Arconati-Visconti, avec la devise "Souvenir et Taire", d'après l'original, le lit d'Antoine de Lorraine, du musée de Nancy, avec garniture se composant de

- 1) Un sommier élastique
- 2) Un matelas, laine et crin
- 3) Un traversin laine et crin
- 4) Un couvre lit en étoffe soie brocatelle rouge, tissée d'or.
- 5) Pente de lit en même étoffe, doublé de panne grenat, frange soie rouge et or.

Le dossier est décoré de trois médaillons; les montants sont formés de cordons tandis que sur les traverses on aperçoit les armes et chiffres, ainsi que la devise. (1).

Malgré tous nos efforts et toutes nos recherches nous n'avons pas réussi à déchiffrer la signification de l'armoirie des Arconati-Visconti.

Le serpent avec l'enfant dans la gueule (le biscia), on le voit reproduit plusieurs fois sur les miniatures du Breviarium Visconti, qui se trouve dans la Biblioteca Nazionale, Florence. (2)

G. R.

Lit : (1) L. GERMAIN, Le lit d'Antoine, duc de Lorraine et la duchesse Renée de Bourbon au musée historique lorrain, Nancy 1895.
J. VAN CROMPHOUT - FR. VENNEKENS, Le Château de Gaesbeek, Hekelgem, 1939, p. 68.

(2) MILIARD MEISS et EDITH W. KIRSCH, Getijdenboek voor de Visconti, Utrecht, Anvers 1972.



Lit avec baldaquin.
(Photo Kerremans, Anderlecht).

LA COMMODE

A la Régence ou en rombeau.

(L. 1,30 m x L. 0,66 m x H. 0,875 m). Inv. n° 996.

Cette commode en marqueterie se trouve dans la chambre à coucher du conservateur.

Sa façade galbée et ses côtés ventrus rendent ses formes un peu lourdes. Elle a des pieds courts. Sous le plateau de marbre profilé, la division des étages est soulignée d'une cannelure de cuivre. Il-y-a six grands tiroirs et trois petits; les angles sont garnis d'espagnolettes.

Les entrées de serrure, les " mains " pendantes, le " cul de lampe " de la traverse inférieure et l'extrémité des pieds sont également décorés de bronzes représentant des feuilles d'acanthé et des feuilles godronnées.

G. R.



Commode.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

- Lit : G. BOULANGER, *Het herkennen van antiek*. Helmond s.d.
De grote encyclopedie van het antiek, Anvers 1970.
L.M. DONY, *Antieke meubels*, 2 tomes, Anvers-Bruxelles 1958.
L'ENCYCLOPÉDIE des styles d'hier et d'aujourd'hui, Paris 1969.
J. VAN CROMPHOUT - FR. VENNEKENS, *Le château de Gaasbeek*, Hekelgem, 1939, p. 102.

UNE CONSOLE

(L. 1,39 m x L. 0,75 m x H. 0,86 m), Inv. n° 275.

La console d'applique reste un meuble décoratif, qui n'évolue pas beaucoup.

Sa ceinture richement ornementée et ajourée supporte un beau marbre profilé. Au milieu de cette décoration on voit un cartouche aux chiffres des Arconati-Visconti, surmonté de la couronne de marquis.

Les quatre pieds en S allongé sont d'une grande richesse ornementale et finissent en sabot en pied-de-biche.

Ils sont reliés à la base par une entrejambe discrètement galbée, ornée d'un motif décoratif, appelé " la noix ".

C'est un meuble " style Régence " que la marquise commanda probablement chez un ébéniste français.

G. R.



Console.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

Lit. : Ut supra.

J. VAN CROMPHOUT - FR. VENNEKENS, *Le château de Gaesbeek*, Hekelgem, 1939, p. 64.

LA TABLE BUREAU

(L. 1,53 m x l. 0,48 m x H. 0,78 m), Inv. n° 271.

Dans la chambre Scockart se trouve une table bureau dans le style Régence.

La table bureau est le modèle le plus fréquent; de grande taille elle a un plateau rectangulaire bordé d'un quart de rond en cuivre; la ceinture découpée comporte trois tiroirs soulignés d'une moulure en bronze et garnis de bronze aux entrées des serrures, même d'un masque féminin quant au tiroir du milieu, et aux poignées ou " mains ".

Les jambes galbées en pied-de-biche, sont terminées par un sabot. Des espagnolettes protègent l'angle vif des jambes. La table bureau est couverte de cuir.

Malgré le fait que le bureau est richement décoré, il reste un beau meuble.

G. R.



La table bureau.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

Lit. : Ut supra.

J.W. EVERS, Geschiedenis van het meubel, Utrecht s.d.

PARCHEMIN,

émanant du conseil échevinal de la ville de Bruges, sept. 1303,
A.G., B 7.

Relevons du texte :

...piereu eschevin de la vile de bruges faisons savoir a tous
que oliviers mathieu vallet et procureur gerard de vilers bour-
gois dostutuch en cornualle par lettres le dit gerard vint par
devant nous com(m)e par devant eschievin et reconnut que les
quarante et un tonneaus de vin chest a savoir vinte et chuine
bastars et sase blans et deus cens muys de seil dont il estoit
plaint... le auditeur ord(o)nne et depitte. de par le sengn(eur)
et les chinc bonnes viles de flandre pour faire adrecher les
m(on)rans des dammaiges fais a caus seur le moer lui avoient
delivree vinte et chuine ton(ne) de vin chest asavoir dix et
nuel bastars et sus blans et trois cens et sisante et... livre de
tour(nai) pour le remanant de deus cens muys de seil desus dit
tabatu et discontée onse quartrons que furent délivré as maron-
niers pour leur partasge desq(u)ls vinte et chuine tonne de
vin deus cens muys de seil et deniers desus dus il se tenoit...(1).

(1) Sentence à propos d'un différend porté devant les échevins de Bruges
l'an 1303 au mois de septembre, concernant un transport de vin et de
sel par Gerard de Vilers, bourgeois de Dostuduch en Cornwales.
Des différends pareils avaient très souvent lieu à cause des difficultés
entre les receveurs du tonlieu

Le seigneur de Ghistel (Gistel) reçut le droit de tonlieu des mains de
Baudouin avec la Barbe.

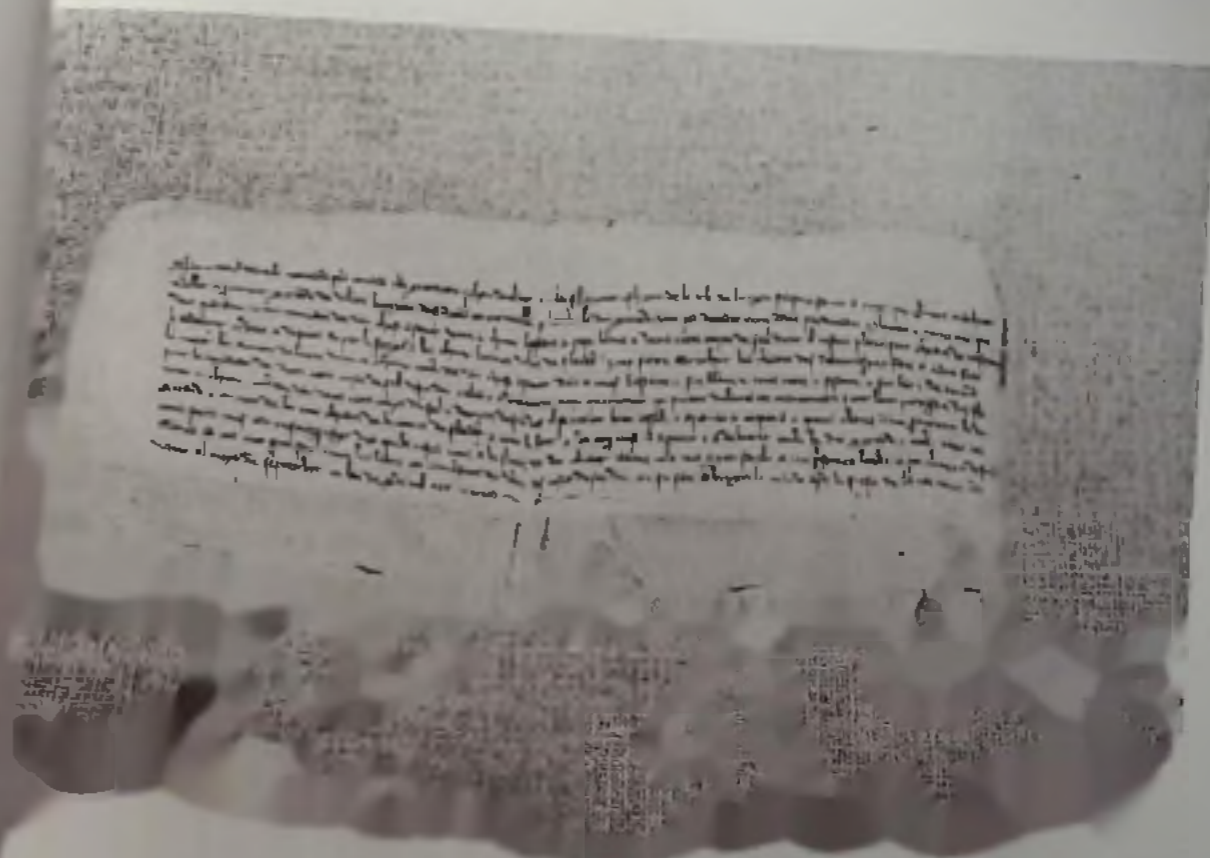
A la fin du 13e siècle la famille de Ghistel vendit le droit « buten de
vesten » (hors des remparts).

Guy de Dampierre en accord avec le seigneur de Ghistel et les échevins,
publia une ordonnance par laquelle fut stipulé que la marchandise devait
être pesée par une balance, que tout le monde devait posséder.

Si on dépassa les 60 livres, le propriétaire du poids public devait livrer
le matériel nécessaire et les peseurs jurés.

Le tout était soumis à une réglementation sévère.

Cf. : G. RENSON, *Het tolrecht te Brugge tot de jaren 1500*, in
Miscellanea J. Gessler, t. II, p. 1044-1060, s.l., 1948



Parchemin - sept. 1303.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

PATENTE

de conseiller de la Souveraine Cour à Mons pour Messire Jérôme François Sockart en date du 13 mars 1664 - sceau. A.G., Aa7.

Philippe par la g(ra)ce de Dieu, Roy de Castille, de Leon, d'Ar-
ragon, des deux Siciles de hierusalem de Portugal de Navarre de
Grenade de Toledé de Valence de Gallice des Maillorques de Seville
de Sardaigne de Cordube de Corsicque de Murcie de Jean des Alfarbes
d'Algezire de Gibraltar des Isles de Canarie des Indes tant Orientales
que Occidentales des Isles et terre ferme de la mer Oceanie Archiducq
d'Autriche, ducq de la Bourgogne de Lothier de Brabant de Limbourg
de Luxembourg de Geldres et de Milan. Comte de Habsbourg de
flandres d'Artois de Bourgogne palatin de Thirol de hainnau et de
namur... a tous ceulx qui ces p(rese)ntes verront salut, scavoir faisons,
que pour le bon rapport que faict nous a osté de la personne de
n(ost)re chier et feal hierosme francois conseiller de n(ost)re conseil
en n(ost)re cour a mons et de ses sens, I(itté)rature, prudence, et
experiance, nous confions a plain de ses leaulte, preudhomme et bonne
diligence, avons icelluy hierosme francois par la delibera(ti)on de
n(ost)re tresorier et feal cousin don Louys de ... et Toledo marquis de
fromista et de caracena, comte de Pinto de n(ost)re Conseil d'Estat,
lieutenant Gouverneur et Cap(itai)ne g(e)n(er)al de nos pays bas et
de Bourgoigne et commis ordonne et estably, commectons, ordonnons
et établissons par ces p(res)entes à l'Estat de premier conseiller en
n(ost)re conseil en n(ost)re Cour à Mons, vacans par le trespas
de feu le conseiller Jean Hannone dernier possesseur dud(i)t Estat en
donnant ausd(i)t hierosme francois plain pouvoir autorité et man-
dement aspe(cial) dud(i)t Estat de premier conseiller doresenavant
tenir exercer et deservir d'y garder nos droicts hault S(eigneu)rie et
Justice vacquer et entendre diligemment avecq les aultres des matieres
et affaires qui surviendront et se traicteront aud(i)t Conseil et au
surplus faire bien et deument toutes et ... les choses que bon et leal
conseillier susd(i)t peut et doit faire et qu'aud(i)t Estat competent et
appartiennent aux ... droicts, honneurs prerogatives preeminences,
libertés, franchises, proufficts et emolumens accoustumez et tels et
semblables que led(i)t feu Jean hannone at eu et pouy a cause dud(i)t
Estat tant qu'il vous plaira Sur quoy et de son bien et deument acquit-
ter en l'exercice dud(i)t Estat et de bien fidelem(en)t garder tant nos
droicts autorités et prerogatives que celle de n(ost)re Grandbailly de
haynnau et les franchises et privileges de n(ost)re pars et comte de



Patente - 13 mars 1664.

(Photo Kerremans, Anderlecht).

haynnau, led(i)t hierosme francois sera tenu de faire et prester le
serment a ce deu et pertinent et enoultre jurer que pour obtenir led(i)t
Estat on a causé d'icelluy il n'a offert promis un donne (?) un faict
offrir promectre donner acuy que ce soit aucun... (1).

G. R.

Exp. : Sockart de Tirimont, 1 août - 9 sept 1973.

(1) Sceau : le roi est assis sur un trone sous un baldaquin - 2 écussons sur
les deux côtés.

Phippus III D(ei) G(ratias) Rex Hispan(iae) utr(iusque) Siciliæ
archid ux) (Austriæ i est disparu) dux Burg(undiae) Brab(antiæ)
comes Flandriæ.

Revers : l'Armoirie avec collier de l'ordre de la toison d'or - teste -
ut supra.

CHEMINÉE, en pierre de France

(H. 3,34 m x L. 2,102 m), Inv. n° 333.

Cette cheminée se trouvant dans la chambre bleue a été sculptée par Malard de Paris, ainsi que celle de la chambre gothique.

La cheminée originale se trouve au musée de Cluny à Paris, dans la salle XXII et était originaire de Le Mans.

Quoique l'original et la copie se ressemblent beaucoup, la frise est différente, ainsi que la décoration.

Sur celle de Gaasbeek on aperçoit dix figures tandis qu'à Cluny il n'y a en a que six.

Trois groupes de deux personnes, représentent la jeunesse, la maturité et la vieillesse. Le groupe central tient un écusson en main, ce qui n'est pas le cas pour l'original.

A Gaasbeek la draperie est plus élégante. Deux figures servent de consoles.

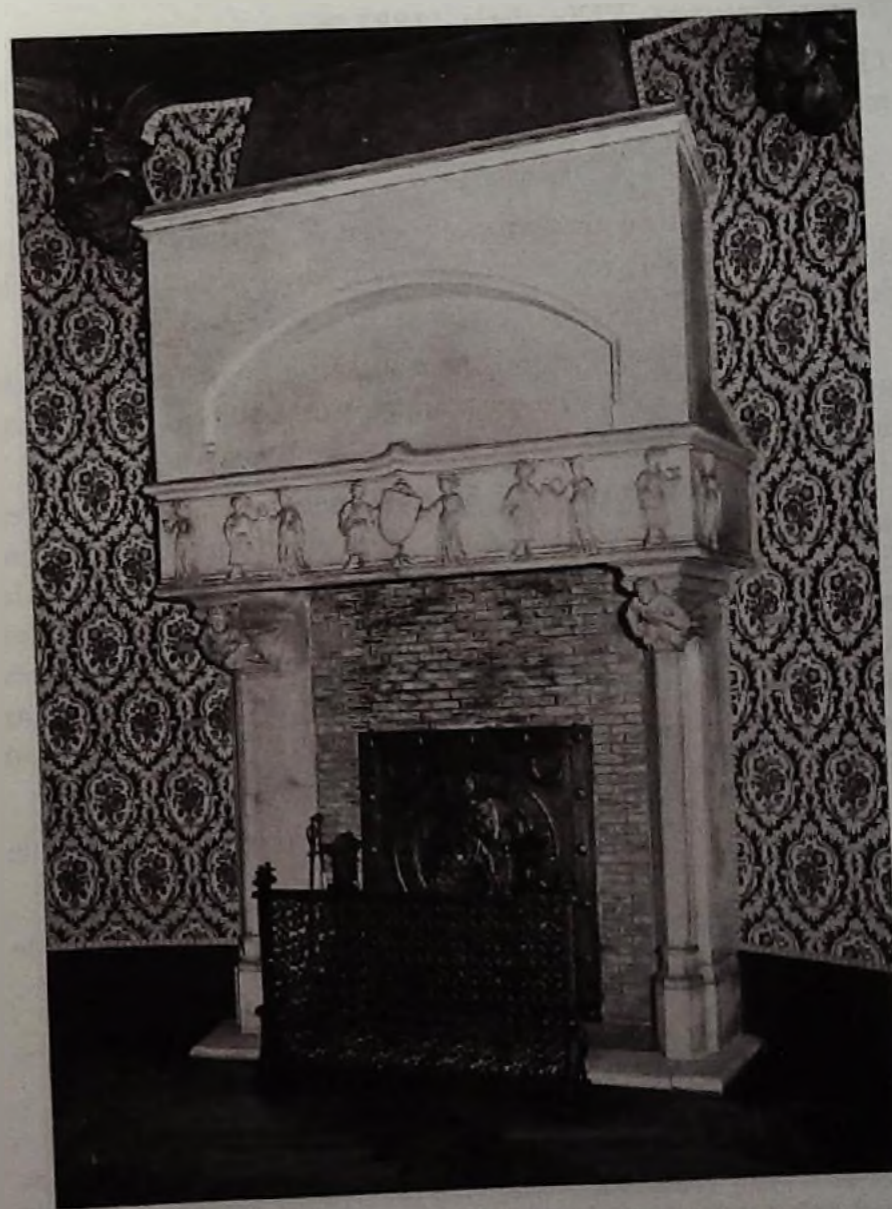
La mouluration paraît la même. Le manteau de cheminée, à la forme d'entonnoir à Cluny et rectangulaire à Gaasbeek.

Caractéristique est aussi la différence de l'épaisseur du manteau entre le côté gauche (0,45 m) et le côté droit (0,62 m).

G. R.

(1) Lit. : P. VERLET et FR. SALET, *Le musée de Cluny*, Paris 1966.
J. VAN CROMPHOUT - FR. VENNEKENS, *Le château de Gaasbeek*, Hekelgem, 1939, p. 67.
Le moulage a été donné par la dernière Marquise au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles.

(2) La cheminée actuelle camoufle en partie la construction antérieure.



Cheminée en pierre de France.

(Photo Kerremans, Anderlecht)

CHEMINEE, pierre blanche.

Victor Rousseau, XIXe siècle (1887-96).

(Dim. Hauteur de la Galerie du Musée x L. 3,40 m x Pr. 0,59 m (sans le surplombage du manteau de cheminée), Inv. n° 660.

Cette cheminée monumentale occupe presque tout le mur du fond et atteint les solives de bois du plafond de la salle de la grande galerie.

L'ensemble architectural est soutenu par un complexe de sursauts de pilastres, à bases moulurées et munis de chapiteaux, richement ornements.

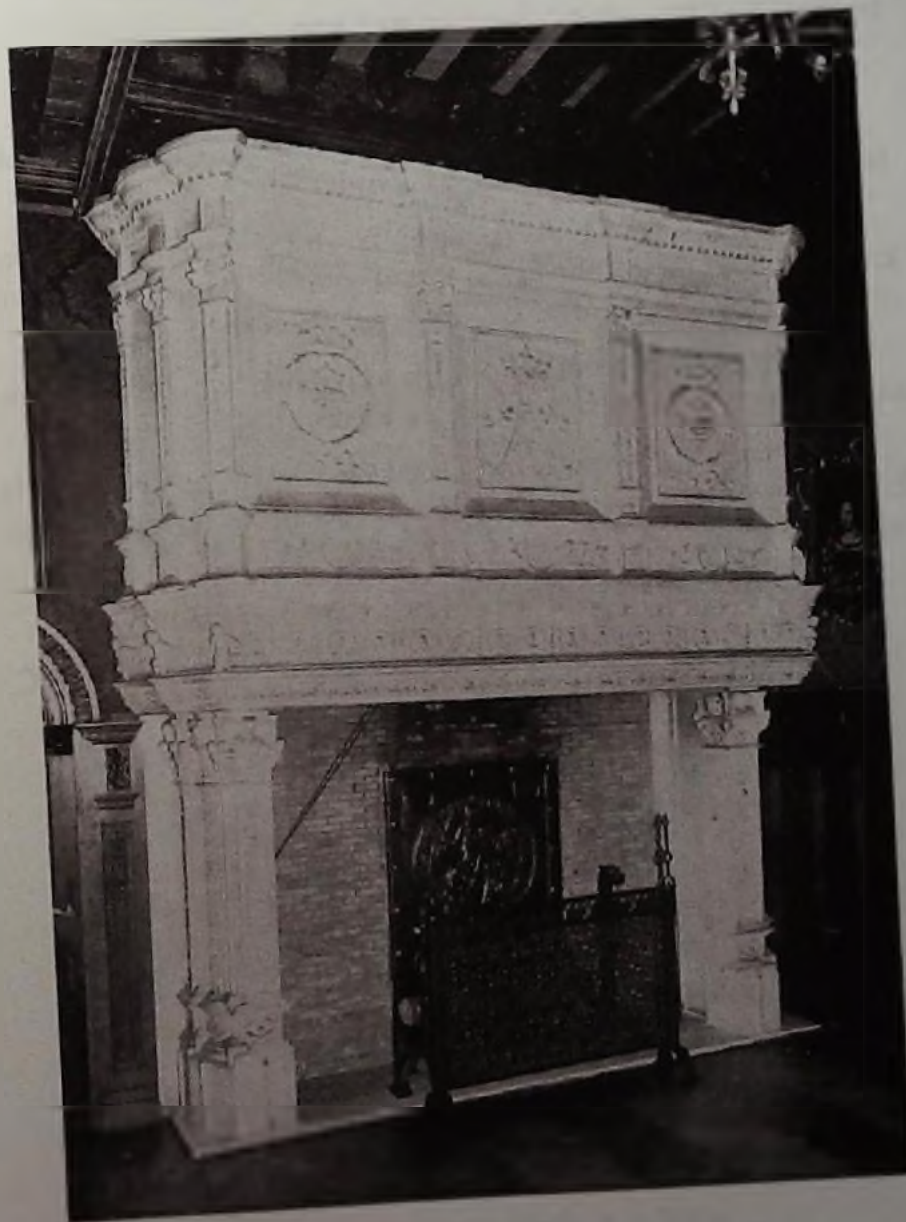
Le manteau comporte une frise ornée de reliefs dont les extrémités sont munies de putti. L'entablement supérieur est divisé en trois panneaux sculptés : le motif central porte la lettre "A" (Arconati); les motifs latéraux, l'écusson des Arconati : le serpent avec l'enfant jaillissant, motifs enrubanés inscrits dans un médaillon. Chaque compartiment est séparé par des pilastres, à base et chapiteaux, qui se profilent d'une façon heureuse sur les parties latérales.

Une architrave fortement moulurée couronne tout le monument.

Cet ensemble architectural est vraiment le "symbole", le foyer du living des Arconati de l'époque. (1).

M. C.

Marguerite DEVIGNE écrit ce qui suit : « Rousseau, Victor, Belg. Bildhauer, 16-12-1865 Feluy (Hennegau), Schüler von Ch. Van der Stappen. Ansässig in Brüssel (Akad. Lehrer) », dans THIEME-BECKERS, Künstlerlexikon, XXIX, Leipzig (dernière édition), 116. — Plus loin, l'auteur signale : « Einer der bedeutendsten belg. Plastiker des Gegenwart. Sehr fruchtbarer u. ideenreicher Künstler, Trefflicher porträtist (bes. Frauen- u. Kinderbüsten). In seinen kleipastik. Arbeiten oft an Tanagra u. Florent. Renaissance-plastiek erinnernd »



Cheminée de la salle de la galerie.
(Photo Kerremans, Anderlecht).

GRIL, FOURCHETTE A VIANDE ET CUILLERE,
fer forgé, XIXe siècle. Inv. n° 917-920.

Les ustensiles précités se trouvent dans la cuisine du château, située au rez-de-chaussée d'une des tours.

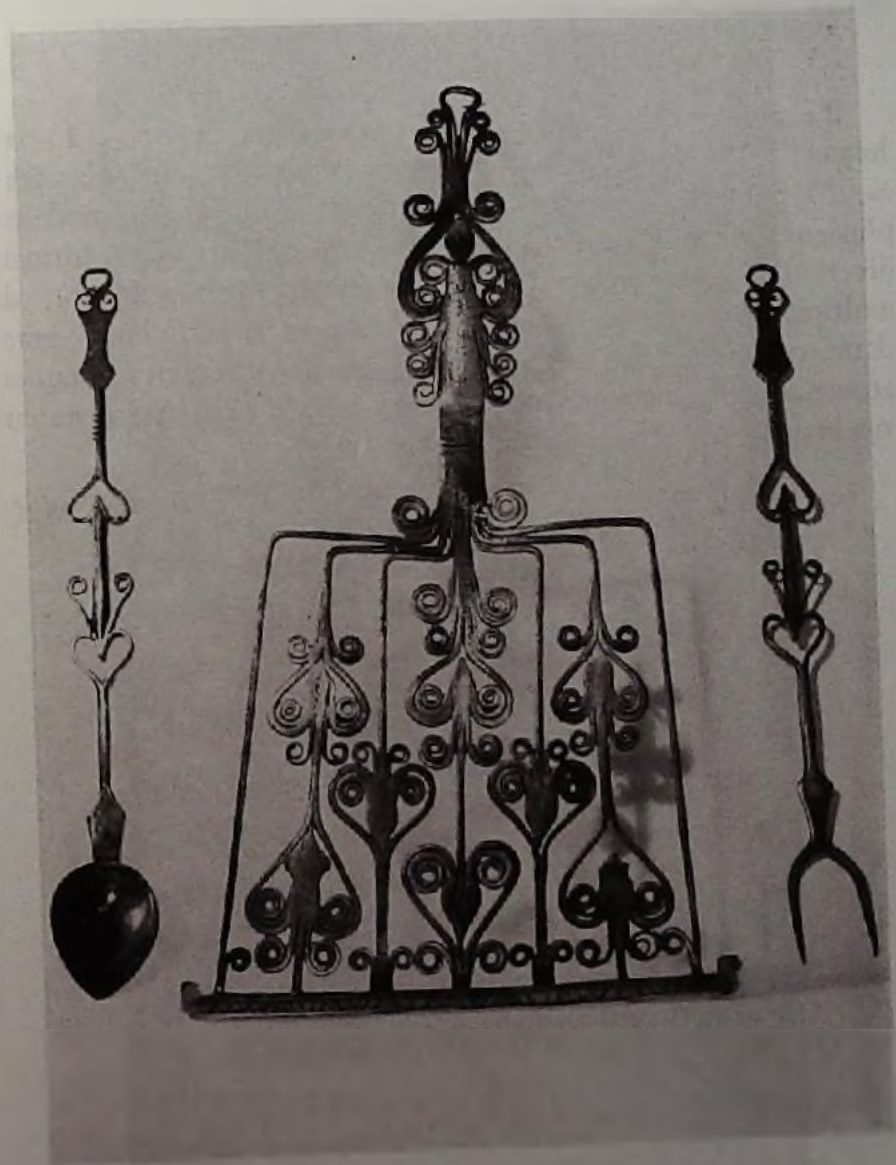
Le gril est formé de tiges en fer forgé parallèles, reliées ensemble par deux traverses. Muni d'une poignée fortement ornée, il servait à faire griller certaines viandes.

Feu le Conservateur J. Weyns du musée de Bokrijk consacra quelques lignes à ce genre de pièces. (1).

Le musée du Gruuthuse à Bruges, ainsi que celui de la Biloque à Gand conservent quelques spécimens du même type que Gaasbeek.

La pièce de Gaasbeek a la forme d'un trapèze.

M. C.



Gril, fourchette à viande et cuillère.
(Photo Kerremans, Anderlecht).

(1) Volkshuistaad in Vlaanderen, II, chapitre VI, « Ter Speelbergen, Beersel, Antwerpen, 1974, 463, fig. 249 et 468.

TABLEAU AVEC DIVERSES PIÈCES DE FERRONNERIE
XIX^e siècle, Inv. n° 89.

Le grenier du château abrite un panneau de bois (1) sur lequel les pièces suivantes sont esthétiquement classées : ca. 15 pentures de volets en fer forgé de différents modèles; plusieurs verrous de volets en fer forgé de formes et formats divers (longueur maxima, 51,5 cm et 46,5 cm minima); de multiples équerres de volets en fer forgé de différentes grandeurs; des clefs (36) ornées et simples de différentes époques, provenant des anciennes portes et fenêtres du château (hauteur maxima 18 cm et hauteur minima 7 cm).

M. C.

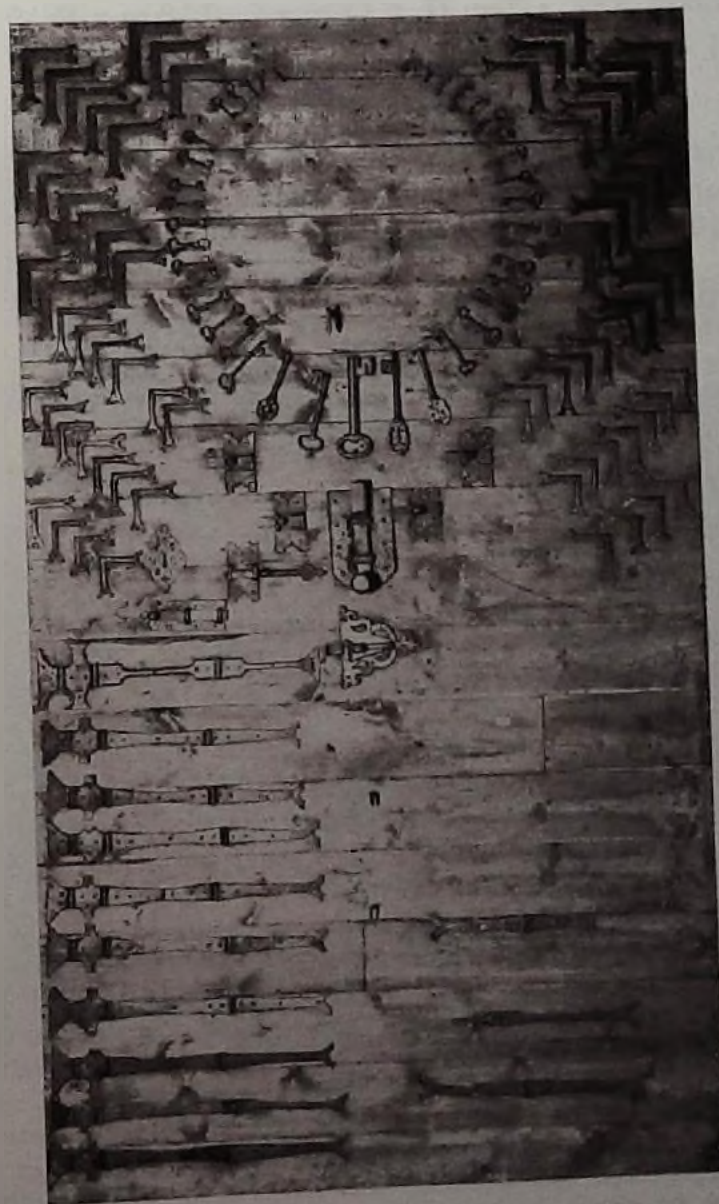


Tableau avec diverses pièces de ferronnerie
(Photo Kerremans, Anderlecht).

(1) Ce tableau figurait à l'exposition « Iconographie du château de Gaasbeek (1240-1970) ».

PENDULE DE VOYAGE, cuivre et bronze doré,
style Louis XIV. (Dim. H, 0,12 m x L. 0,18 m x Pr. 0,07 m),
Inv. n° 617.

Cette pièce est une pendule portative de la marquise Arconati Visconti, née Peyrat. Le format révèle l'époque 1850-1920. C'est une pendule de voyage avec sonnerie et réveil : heure, demie-heure et répétition, avec échappement à ancrés anglais de côté, ainsi qu'une clef de remontage.

Elle porte de face les initiales en caractères gothiques : " M A V " (Marie Arconati Visconti), surmontées de la couronne de marquise. La housse de cuir porte également les initiales de l'illustre propriétaire.

Le nom de l'horloger se lit sur le cadran " Paul Garnier ", vraisemblablement Paul Garnier junior, qui possédait un magasin au quartier bien fréquenté de l'opéra à Paris, l'avenue aujourd'hui encore réputée : le boulevard Haussmann. (1).

M. C.

(1) TARDY note ce qui suit : « GARNIER, Paul Jean. Né en 1801. Elève d'Antide Janvier. Il s'installa, rue Taubout en 1825. En 1830, il déposa un brevet pour un échappement à repos applicable aux pendules et aux montres et en 1847, un brevet pour une horloge électrique dispersant l'action électrique, ce qui lui valut une médaille d'Or et en 1851, à Londres des pendules de voyage. Il mourut en 1869. Son fils Paul, né en 1834, reprit l'affaire. En 1900 le magasin était situé Bd. Haussmann. Garnier mourut en 1916, après avoir laissé 56 montres et 3 horloges de sa collection au Louvre à la condition qu'une des salles du musée porte son nom. En 1916 son neveu Blot, né en 1871, lui succéda. En 1927, les ateliers de fabrication de grosse horlogerie furent transférés rue Beudant, et il mit le magasin du Bd. Haussman, en S.A. dont 40 % à Georges Meyer. Par la suite il céda ses parts. Il mourut en 1938 et l'affaire fut acquise par Leon Halot qui essaya de reprendre le nom de Paul Garnier qui figurait sur l'enseigne du magasin du Boulevard Haussmann après procès, il n'obtint que soit adjoint à ce nom le qualificatif Art et précision Paul Garnier. Il mourut en 1953. L'affaire mise en S.A. des anciens Etablissements Halot existe toujours. (Dictionnaire des Horlogers français, I, 1972, 246).



Pendule de voyage.
(Photo Kerremans, Anderlecht).



Un prêtre-artiste,

Bonaventure FIEULLIEN

(1903-1976)

par RENE HERMAN

— « *Ainsi soit-il ! Que ces trois mots soient à la fois mon programme et ma vie !* »

Bonaventure FIEULLIEN

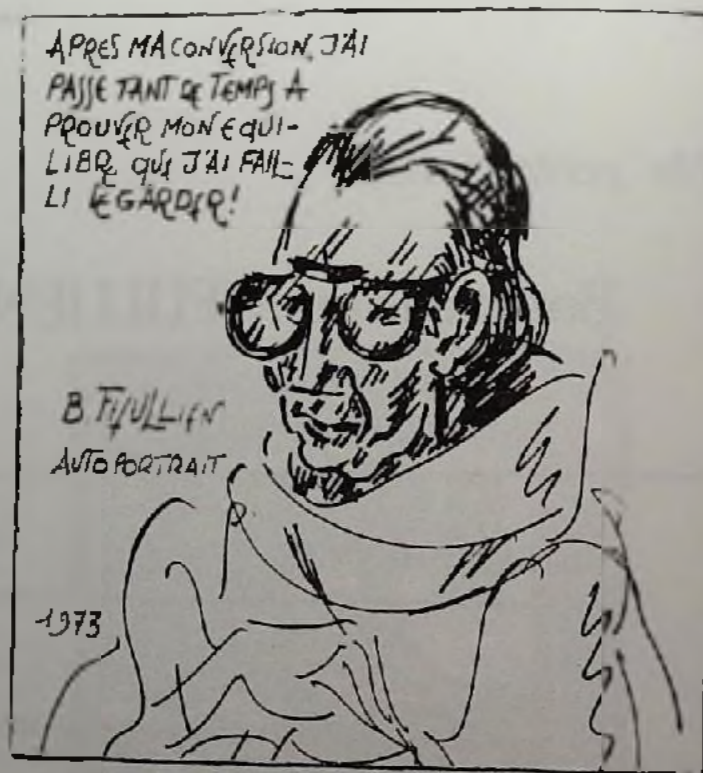
— « *Le prêtre ne se comprendra bien qu'au ciel* ».

St. CURE D'ARS

— « *L'artiste ne trouvera sa vraie vocation que dans un art sacerdotal* ».

Paul EVDOKIMOV

C'est à Louvain-la-Neuve que je le rencontrai pour la dernière fois, répondant à l'invitation qu'il m'avait adressée pour son 231^e salon d'art à la Bibliothèque des Sciences Exactes. C'était en la fête de l'Immaculée Conception et deuxième dimanche de l'aveug, le 8 décembre 1974.



Je vais avoir 70 ans. C'est la fin. Je suis fatigué de tout, mais honné de curiosité.

Bonaventure FICULLIEN

Décembre, rapporte Marie Gevers, " est un mois confus, où se succèdent d'incertaines glaces, suivies de demi-dégels, et des matins duvetés de blanc, bientôt noyés par des midis de pluie "... Il pleuvait ! Visiblement affecté par l'effondrement de son prieuré qui venait d'être la proie des flammes, le Père Bonaventure Ficullien m'apparut le visage émacié et le corps imprimé par la fatigue. Néanmoins, portant élégant complet de velours côtelé noir et, en collier, une croix de métal soulignée d'un éclat d'émail écarlate au côté transpercé du Christ; l'œil, à la fois, vif, du chasseur d'images et, translucide, de l'homme de prières, il traduisait toujours une indomptable énergie et une

foi inébranlable. Me guidant par le bras, il me dirigea vers ses œuvres exposées : septante-quatre gravures, onze peintures et tutti quanti ! Ses commentaires amicaux s'entrecoupaient de mots d'esprit, de narrations érudites et d'alertes conceptions philosophiques !

La plupart de ses œuvres et des ouvrages de sa bibliothèque furent détruits lors de l'incendie qui lui inspira un bois émouvant " Mon frère, l'Ange du Feu " qu'il dédicaça de cette écriture dessinée tant attractive : " Souvenir de l'incendie du Prieuré de Regniowez (1), le mercredi 13 novembre 1974, Saint Didace. En remerciement à Dieu, et à tous ceux qui m'ont aidé ". Au cœur de flammes nerveuses montant du prieuré, l'ange du feu, bras élevés et cheveux longs au vent, crépète une prière d'offrande. On songe à Job : " Yahweh m'avait donné, Yahweh m'ôte, que son nom soit béni ! "... M'offrant alors un imprimé de cette gravure, à brûle-pourpoint, il me demanda : " N'auriez-vous pas, par hasard, " Le Trésor des Humbles " de Maeterlinck ? En cet ouvrage, présentement introuvable, Maeterlinck consacre un chapitre sublime à Ruysbroeck l'Admirable que j'aime énormément. Et de me conduire devant la gravure, très belle, qu'il lui a dédiée aux côtés de Verhaeren, Verlaine, Rimbaud, Chopin, Pascal, Villon, Baudelaire, Rabelais qui voisinaient " le prince de la mystique médiévale " du monastère de Groenendael, représenté assis, dans la douceur de la contemplation, au pied d'un arbre dont la cime semble entourée d'une flamme. De toute façon, enchaîna-t-il, il faudra que vous me fassiez parvenir un nouvel exemplaire de votre étude sur Dom Bruno Destrée (2), dont la relation des souvenirs attendris relatifs à sa mère m'a profondément bouleversé ! Le Père Ficullien a dédié ses " Louanges de la Simplicité " : " A la mémoire de ma mère qui m'a appris la tendresse ", tendresse qu'il retrouvait entre Dom Bruno Destrée et la mémoire de sa mère.

(1) Regniowez : village français du département des Ardennes, sis au sud-est de Scourmont, à 10 km. environ.

(2) Voir « Le Folklore Brabançon », n° 193, mars 1972 : « Dom Bruno Destrée o.s.b. et l'Épopée des Rois Mages » par René Herman.



"MON FRÈRE L'ANGE DU FUS"
JOUVENIR
DE
L'INCENDIE
DU PRIURE DE REGNIOWIZ, 4 MARDI
13 NOVEMBRE 1974, SAINT DIDACE,
EN REMERCIEMENT A' DIEU, ET A TOUS
CEUX QUI M'ONT AIDE.
P.B. FIPULLIN



LES MAGES A BETHLEEM

TEOLLIER

Je lui envoyai mon " Bruno Destrée " et " Le Trésor des Humbles " que, par bonheur, j'avais en bibliothèque. A Noël me parvenait une superbe gravure à l'image des Rois Mages (3), avec ces mots en dédicace : " Ceux-ci sont les " Magi " venus de l'Orient à l'Etoile... Avec le merci du graveur ! "....

Son dernier geste me fut un témoignage d'amitié et de gratitude.

Deux ans auparavant, le 4 juin 1972 — l'on fêtait mes 50 ans — j'eus le privilège, en compagnie de mon épouse, de lui rendre visite à Regniowez pour le 25e salon du Prieuré. Prieuré certes, mais aussi et surtout attachante maison d'artiste, un vrai musée. Ses œuvres innombrables s'entremêlaient avec grâce et charme à la fois à quantité d'objets les plus divers, profanes et religieux, art authentique et folklore naïf, telles ces fleurs en bouquets sous globes ou ces saints sculptés dans le plus beau chêne et ces autres d'orfrois et de dentelles enchasublés... Aussi, réminiscences d'Apollinaire : " un chat passant parmi les livres " (" Petite " gravée en 1967 et qui lui minaude les épaules)... Et " Des amis en toute saison "...

De cette visite de juin " règne tranquille de la lumière, et dont les vésprées s'embaument de l'encens des foins et des tilleuls en fleur " qu'a chanté cet autre prêtre-poète de chez nous, Camille Melloy, me demeure le souvenir en sa dédicace de " Louanges de la Simplicité " : " A René Herman, B. Fieullien, 4 juin 1972, Amicalement, Depuis... Depuis... " — En effet, il se manifesta tout autant ravi que surpris à la vue de cette vieille édition de 1942, que je lui présentai !... Trente ans déjà ! Eh oui !... Le temps s'en va et... nous nous en allons... Et, Depuis... Depuis... Tant d'eaux ont coulé sous les ponts !

En 1934, à Bruxelles, Bonaventure Fieullien avait fondé les " Compagnons de Saint-François ", son premier apostolat. Ces groupements de jeunes garçons, relatara Myriam Le Mayeur qui lui a consacré une étude biographique, " ressemblent à ceux

(3) Voir " Le Folklore Brabançon ", n° 189, mars 1971 : " Les Rois Mages, leur mystérieuse histoire, leur fascinante présence dans l'art et le folklore belges " par René Herman.

que le scoutisme a universalisé, mais s'inspirent principalement des idées de Saint François d'Assise ". En 1936, un nouveau souhait apostolique le hante, rassembler à ses côtés de jeunes artistes et il publie " Frères et sœurs de Capelle-aux-Champs ".

Nous avons remémoré ces mouvements auxquels, à l'époque, 1943-1948, j'adhérai tout à l'enthousiasme et la joie propres aux vertes années. Comment oublier ces " pèlés ", (pèlerinages) de fin de semaine, chauds rayons de soleil au sein des heures enténébrées de l'occupation ? Nous marchions dans les campagnes, passions la nuit dans des granges, heureux, en pleine nature, chantant et priant en compagnie d'êtres d'exception tels qu'Emile Schwartz et Franz Weyergans. Disparus tous deux, en ma bibliothèque demeurent des témoignages d'amitiés partagées sur la " sainte route des forts "... De Schwartz : " Tendresse " et " L'Ame Retrouvée " : " Très fraternellement en St-François, novembre 1943 ". Quant à Weyergans, il s'appelait Désiré, il était la voix des Compagnons. Une basse superbe, qui faisait forte impression dans certains negro spirituals, tel que " swing chariot ", ou dans cette superbe chanson canadienne : " V'la l'bon vent, v'la l'joli vent "... " Que ces pages — m'écrivait-il en 1945, en marge de ses " Lettres à un jeune vivant " — te rappellent, sur la nouvelle Route ou tu t'engages, le prix de notre amitié ". A la page 34 de ce même ouvrage, il relate : " Le soir du 4 octobre, nous nous sommes réjouis ensemble dans la fête de notre patron Saint-François. Nous avons ouvert notre maison aux Compagnes et aux Compagnons. Tous se sont réunis dans la salle à manger que tu connais. Nous avons partagé notre pain. Nous avons chanté des chants qui ont l'odeur de la route et des feux de joie, qui appellent des souvenirs dans les muscles et des images pétillantes dans les yeux. Puis alternativement, compagnes et compagnons ont lu des chapitres des Fioretti. Les uns gauchement, les autres avec éloquence, ont raconté des souvenirs de route. Et nous n'avons pas manqué de voir dans cette route spirituelle, la tradition du mouvement franciscain. Puis, la prière du soir nous a réunis dans un vaste agenouillement... De telles réussites sont rares. Elles sont possibles ".



Chapelles blanches... prière perdue au bord de la vie.

Adrien JANS

*...Les hauts peupliers réunis,
De brises abouevés, de lumière nourris.*

Marie GEVERS

Il y eut aussi le " Capelle-aux-Champs " de Jean Libert, qui fit couler beaucoup d'encre... " Ne cherchez pas Capelle-aux-Champs sur la carte de Belgique, écrivait Louis Fonsny dans la Chronique Littéraire du Soir. Ce village, c'est Jean Libert qui lui a donné son nom et l'a célébré le premier dans un livre. Ce village brabançon... au bord d'un ruisseau qui s'appelle peut-être la Woluwe, n'existe que dans l'imagination de quelques jeunes écrivains et artistes de notre pays... Mais n'est-il vraiment qu'imaginaire ? Lorsque le père Bonaventure Fieullien avec tout le sérieux que lui confère la robe qu'il porte, s'adresse à Capelle-aux-Champs au seuil de son livre, on peut être assuré qu'il s'adresse à quelqu'un, qu'il sait que, s'adressant ainsi, son discours sera écouté, entendu et que la graine qu'il sèmera germera dans ce terreau fécond " (1943)... Capelle-aux-Champs eut son école. Du livre de Jean Libert, ces lignes nous campant le Père Bonaventure Fieullien de cette époque :

" Un moine est debout dans le verger — c'est le Père Bonaventure.

Il a belle allure ainsi, tout jeune encore, tout droit dans sa robe de bure qui fait des plis réguliers et lourds.

C'est grande séance de peinture ! Toute la bande est là, Evany, Béro, Julot, Luc, Victor, Nono et le Père Bonaventure. Tout le matériel est là aussi. Evany a étalé ses tubes et barbouille sa palette. Victor consolide son chevalet. Béro verse de l'eau dans ses godets, Julot prépare ses fusains, Nono taille un crayon.

C'est amusant à voir, tous ces jeunes gens éparpillés dans le verger qui s'étend devant la ferme. Une ferme du XIII^e siècle, à une demi-heure de Capelle-aux-Champs.

Le fermier apporte des chaises. Il est fier du succès de sa maison. Personne ne veut s'asseoir — sur une chaise ! L'herbe est si molle ! Le fermier insiste auprès du Père Bonaventure, qui refuse obstinément. Il est déjà au travail d'ailleurs, absorbé par son croquis. Il a ramené son capuchon sur son crâne tondu ; le soleil tombe dru.

Le soleil ! Tous le cherchent en clignant des yeux.

Depuis le départ, Nono est lancé dans un grand débat apologétique avec le Père Bonaventure. Tout en dessinant, il poursuit son argumentation naïve :

— Je vous assure, Père, que j'ai raison. Un chrétien ne peut pas *rechercher* la souffrance.

— Les mortifications sont une source de mérites.

— Pas du tout; rechercher des croix c'est une manie de bigot, c'est de l'orgueil.

— Tu es un hérétique.

— Au contraire, je suis un chrétien tout pur. Si vous recherchez la souffrance, ça suppose que vous pouvez la supporter tout seul, sans l'aide du Père Céleste.

— Mais non.

— Alors, vous demandez une croix au Bon Dieu et puis vous avez encore besoin de lui pour la porter... il vaut mieux ne pas le déranger. Contentez-vous donc d'être heureux, c'est aussi rendre gloire à Dieu.

— On offre sa souffrance pour les autres.

— D'accord, on *accepte* la souffrance que la Providence nous envoie et on l'offre à Dieu... Mais quant à la *demander*, c'est la volonté du martyr. Croyez-vous que le Christ ait demandé sa croix ?

— Oui.

— Vous n'y êtes pas. Jésus étant Dieu, ne pouvait pas demander sa croix puisqu'il devait se la donner lui-même.

— Tu devrais apprendre la théologie, Nono.

— Je ne veux apprendre ni la théologie ni la philosophie, tout ça est trop macabre... D'ailleurs, la foi et la théologie n'ont rien à voir ensemble.

Le père Bonaventure lève les bras au ciel.

— Pour ce qui est de la souffrance, ajoute Victor — qui est marié et père d'une fillette — on en a déjà assez à accepter dignement sans en demander...

Le Père Bonaventure Fieullien a gravé un " Ex Libris Capelle-aux-Champs " et édité des ouvrages de gravures titrés : " Les Compagnons de Saint François "; " Frères et Sœurs de Capelle-aux-Champs : village inexistant, frères et sœurs d'un rêve... Discours à Capelle-aux-Champs, discours du Grand Sommeil ou Paroles de Vie ? Je ne sais. Mais de cette cellule sur la montagne d'où je vois un cheval tracer et retracer depuis des jours un sillon toujours pareil dans une terre ingrate, je veux moi aussi tracer un sillon dans les âmes... ". (Mai 1937). En sa préface, le chanoine Jacques Leclercq notera : " Capelle-aux-Champs est un village qui se compte par les âmes, non par les feux; ce ne sont pas des colonnes de fumée montant dans le soir clair, ce sont des âmes éparses, ici et là, et les âmes où l'amour divin se mire, sont des feux clairs, sans fumée. "

Voilà tout ce qui fut reprojetté entre le Père Fieullien et moi, en cette rencontre de juin 1972, à Regniowez, au Pays des Rièzes et des Sarts (4), tandis qu'il me dédiquait ses " Louanges de la Simplicité ", cette simplicité qui " ne rejette rien de ce que Dieu a mis de tendresse dans les cœurs et dès qu'elle rencontre une âme semblable à la sienne, elle l'invite au banquet de son amitié ".

(4) Les toponymistes savent que le vocable *ries*, *riez*, *rièze*, *riets*, désigne des terres en friche et incultes, des savarts qui servent de pâturages aux bestiaux. *Essart* : du bas latin; *exsartum*, ra. « sarire » = sarcler. *Essarter* : défricher un terrain boisé en ôtant toutes les broussailles par arrachement ou brûlage. Arthur Masson « qui sut avec humour et tendresse conter la vie de son terroir wallon » naquit à Rièzes-lez-Chimay, le 22 février 1896, en Thiérache. Dans son introduction du « Cantonnier Opulent » il écrit : « ...La Thiérache. Le nom est peu connu. Il désigne ce rectangle de terre pauvre qui, au sud de Chimay, inflige un terminus de disgrâce à l'opulent Hainaut. Le sol y est maigre et froid. Foncièrement ardennais, il retient l'eau en surface, formant de vastes marécages que l'on appelle, là-bas, des « rièzes ». La forêt — chênes, bouleaux, sapins — le recouvre à peu près tout. Peu nombreux, peu peuplés, les villages n'y sont, somme toute, que de calmes clairières ».

Né à Schaerbeek, à l'aube du XXe siècle et du printemps, le 1er avril 1903, dans une " famille très, très catholique, il suit ses Humanités chez les jésuites, et présente une candidature en philosophie et Lettres préparatoires au Droit. Il fréquente beaucoup les Beaux-Arts, pendant qu'on le croit tout occupé à son Droit. " Cela mène à tout, dit mon père. (5) En effet, à condition d'en sortir ! Il en sort. Et se jette sur Dieu ou tombe sur Lui, comme vous voudrez. Cela s'appelle se convertir. La lecture de Saint François d'Assise par Joergensen, le décide à aller frapper à la porte d'un cloître de frères mineurs. Rephilosophie, théologie, prêtrise... " Puis, (— poursuit avec pertinence L.D.H. en son article " Bonaventure Fieullien, quarante ans de gravure ", paru dans " Le Patriote Illustré " en 1969 —) on le nomme professeur. Devinez de quoi : d'économie politique. Ça lui va comme un chapeau de cow-boy... C'est alors qu'il fonde et bâtit le couvent franciscain du Chant d'Oiseau (6) où il est, de 1939 à 1944, tour à tour vicaire, curé, père gardien accueillant filles et garçons, tous " roqués " de lui... Entretemps, si l'on peut dire, il a poursuivi des études d'art et devient graveur sur bois à l'école de Carlègle. Il a toujours écrit. On

(5) Le père de Bonaventure Fieullien habitait Schaerbeek. Il était Questeur et Député à la Chambre. Durant la guerre s'occupant de résistance, il transportait souvent des documents secrets. Un jour, sortant de la gare de Schaerbeek, à brûle-pourpoint, il se trouva coincé, lors d'une fouille par l'occupant. Sous le choc, il fut pris d'un violent malaise qui, sur place, lui donna la mort. Ces détails m'ont été communiqués par un ami, Georges De Meyer, qui, schaerbeekois, le connut fort bien de vue, et m'a dit en retrouver des traits dans l'autoportrait du Père Fieullien, autoportrait daté de 1973, l'artiste ayant alors 70 ans.

(6) Je suis retourné le dimanche 8 février 1976 au « Chant d'Oiseau » à Woluwe. J'ai parcouru l'Eglise, immense vaisseau glacial. Dalles noires et colonnes blanches dont les chapiteaux sculptés imagent la vie de saint-François d'Assise. Coin lumineux et fleuri, l'oratoire de Notre-Dame du Chant d'Oiseau, superbe statuette polychrome que grava le Père Bonaventure. Au couvent, un père me fit voir, entreposés dans un parloir, quatre tableaux du Père Fieullien. Un Christ en Croix, inspiré de Servaes. Une Vierge à l'Enfant, agrémentée de ce texte : « Elle le nourrit de son lait et de ses baisers ». Un « Saint-François en forêt ». Une gouache, enfin, très sombre, aux dominantes noir et brun. Un moine franciscain agenouillé devant le Christ en Croix. Dans le bas, à droite, cette prière : « Seigneur, avant de mourir, donne moi la grâce de connaître en mon cœur les souffrances, et en mon corps, tout l'amour dont tu fis don à Jésus, Fils de Dieu ».

se demande quand. Il continue. Entre autres ce livre exquis qui redonnerait la foi à ceux qui la sentent vaciller ". Louanges de la simplicité ". " Mais non, je n'ai pas la foi, dit-il. C'est elle qui me possède ". Il a toujours eu de ces formules farfelues pour défendre les choses les plus graves. Cependant " la guerre tue moralement, comme elle a tué stupidement mon père et mon frère ", écrit-il. Le voici sérieusement malade. Il va se reposer à l'abbaye de Scourmont où il a souvent rêvé d'entrer. Remis de son épuisement, on lui propose de remplacer provisoirement un ancien religieux de cette abbaye que les Allemands viennent de chasser du prieuré de Regniowez. Le voilà donc installé à Regniowez, en Ardennes, canton de Rocroi... Ce " provisoire " dure encore "... Il mourra au prieuré de Regniowez !

Fin de sa vie, nous l'avons souligné, il troqua l'habit religieux pour le complet de velours qui seyait à l'artiste. Marcel Lobet soulignera que " ce curieux personnage, dans les grandes circonstances, troquait la bure franciscaine contre un habit assez fantaisiste de trinitaire... Chemineau se déguisant en " mathurin "... Avec les " Mercedaires ", les Trinitaires, fondés en 1198 par un jeune Provençal, saint Jean de Matha et Félix de Valois, faisaient partie des deux Ordres Rédempteurs ayant pour vocation d'arracher à l'Islam les chrétiens captifs. Leur habit était blanc portant une croix rouge et bleue. Les Trinitaires étaient établis à Paris au couvent de saint-Mathurin, d'où " Mathurins " ou encore " Frères aux Anes ", leurs quêteurs se contentant de cette humble monture. La source de leur charitable mission obéissait à l'Ordre Divin de porter secours aux voyageurs (Parabole du Bon Samaritain), et spécialement aux pèlerins, ces pérégrineurs du Christ. " Comme s'il prolongait à lui seul " cet ordre rédempteur médiéval, Bonaventure Fieullien avait baptisé son prieuré, (haut lieu de recontres artistiques et littéraires) : " Prieuré de la Sainte Trinité ". En 1948; il avait 45 ans, " de taille moyenne, notera Myriam Le Mayeur, le Père Fieullien porte dignement l'habit religieux. Sa marche est celle d'un sportif; revêtu de sa large cape, il aime à parcourir les champs et les bois; ses gestes sont ceux d'un

nerveux qui se domine; de toute son expression se dégage une sensibilité si vive qu'il ne semble jamais très loin des larmes ou du rire. (Fieullien se justifierait en disant que le monde ambiant ne peut provoquer chez un spiritualiste et un artiste que ces réactions extrêmes.)".

" Qui a connu Bonaventure Fieullien aux environs de 1940, à Bruxelles, sait qu'il s'agit d'un personnage hors série, relatera encore L.D.H. en l'article lui consacré dans " La Libre Belgique " du 23 mai 1969. Franciscain de hasard, anticonformiste dans sa foi comme dans ses attitudes, ses paroles et ses amitiés, il a dû scandaliser beaucoup de gens... mais ravi saint François dont il est l'épigone moderne... Et exquis ! ".

Fieullien aime les poètes et les artistes, " mêmes pécheurs, mêmes désordonnés : " En voyant toutes les sottises qu'ils font ", disait-il, " Dieu doit rire dans sa barbe, pour autant qu'il en ait une, car certains artistes la lui ont enlevée ! " " A l'un de ses jeunes interlocuteurs qui, ravi de rencontrer une personnalité si forte, raconte Myriam le Mayeur, une si grande vitalité et une compréhension si pleine de sympathie, lui dit, se souvenant de quelque rébarbatif professeur de collège : " Vous, au moins, vous avez les idées larges, Père ! " Fieullien répondit : " Non pas larges, mais justes ! ".

Lors d'une interview il déclara :

" Pour moi tout est sacré ! Rien n'est profane puisqu'en toutes choses, je trouve une parcelle de la beauté qui doit être Dieu, que ce soit dans un arbre, dans un nuage et même dans un nu humain. Je crois, que Jésus a dit un jour : si ton œil est clair, tout ton corps sera clair. Il m'arrive bien sûr, de faire de l'art religieux. Mais là encore ce qui m'importe, c'est de faire une œuvre d'art en exprimant ce que je crois et sens... Je suis peintre-graveur professionnel pour le contrôleur des contributions. C'est plutôt drôle ? Non ? Je suis donc au forfait, comme n'importe quel artisan. Je vis de mon travail comme un honnête homme qui a une tête et ses dix doigts. J'en suis fier. J'ai horreur de la mendicité. C'est humiliant pour celui qui mendie et pour celui qui donne. La pauvreté d'esprit n'est pas là. Dans

la Règle il est dit que les frères doivent travailler. Je pense que Jésus-Christ vendait ses brouettes pour nourrir Madame Marie de Nazareth et participer aux frais de la communauté... ".

A Louvain-la-Neuve il m'a remis son anténécrologie ou souvenir-pieux dont voici le texte intégral :

SOUVENIR

du

F. M-Bonaventure (François)

FIEULLIEN

Disciple de Saint François

Curé-prieur de Regniowez

Peintre-graveur

né à Schaerbeek le 1er avril 1903

*Un jour, je ressusciterai et je serai, Seigneur,
à jamais avec toi ! Tu m'as mis à l'épreuve
pendant cette vie et souvent j'aurai succombé,
mais tu sais mon amour... Tu sais tout de moi
et tu sais aussi l'heure de ma mort et l'heure
de ma résurrection. Vais donc si je m'égare :
si je prend une mauvaise route, conduis-moi
tout de même vers toi !*

Psaume 138

- Mon Christ, j'en ai marre, je n'en peux plus
Je vais vers toi. -

Casbron,

Les saints vont en enfer.

- Un tempérament de poète greffé d'un esprit
religieux, l'un et l'autre également froids, se
disputent l'empire de l'être; il est peu de
dramas humains aussi terribles que celui-là;
l'incidence en éclate partout, jusque dans l'exis-
tence banale -.

Pierre Emmanuel,

Qui est cet homme ?

Je pense beaucoup à ma mort ces temps-ci.
Non à la mort, mais bien à la mienne. J'essaye
de la voir avec sérénité sinon plaisir ! Bientôt,
je ne serai plus ici. Je crois cependant de
tout cœur que mon Créateur existe et que —
non malgré, mais à cause de ma pauvreté —

je serai vivant en lui et qu'en lui aussi je vais retrouver tous ceux qui m'ont tendrement aimé et qui ont fait le personnage que je suis, tel quel et non un autre. Dans l'angoisse qui m'entraîne le cœur à certaines heures, je renouvelle ma foi en Dieu et je pense que je puis mettre en lui ma confiance et cette radieuse espérance.

J'aime croire que si j'ai eu quelques amis, ils se souviendront de moi sans déplaisir. Qu'ils ne se chagrinent pas trop, mais se réjouissent plutôt que j'ai trouvé la paix et la joie !

Je n'avais rien en venant ici et je retournerai sans rien d'où je suis venu. J'aurai été riche seulement de la foi que Dieu m'a donnée et de la beauté trouvée dans la création et surtout en Jésus-Christ. Je n'aurai rien à remettre à Dieu que mes péchés que Jésus-Christ a si gaillardement assumés sur la croix...

Journal de bord,
janvier 1969.

Je vais avoir 70 ans. C'est la fin. Je suis fatigué de tout, mais bourré de curiosité. La vie n'a pas de sens, si elle se termine dans ce stupide phénomène qu'est la mort. Si je vers de Dieu, comme on dit, je retournerai en lui. Je ne crois pas trop à la résurrection. Je crois en la VIE qui se poursuit totalement en lui. Je suis curieux de l'aller voir et s'il contient, à l'infini, la beauté que j'ai pu goûter dans ses créatures. Je ne regrette pas grand'chose. Peut-être de ne pas avoir assez loué Dieu pour toutes les joies que j'ai rencontrées dans une trop courte existence.

Mars 73 (Journal)

On a fêté gentiment mes 70 ans. Beaucoup d'amis. Beaucoup de compliments, voire des cadeaux. Beaucoup réfléchi et regardé en arrière. On se demande ce que l'on a fait ou encore ce que l'on n'a pas fait : « et par omission »...

Je me serais un jour — il y a cinquante ans — converti ? Est-ce que j'ai continué à le faire chaque jour ou me suis-je enfoncé dans le confort et la certitude douillette de la foi ? Je demeure un inquiet et je crois partager la peine de ceux plutôt qui « cherchent en gémissant ». Quand je me demande pourquoi et comment je suis venu ou revenu à Jésus-Christ, ce n'est pas le goût de la religion et certainement pas ses dogmes. Ce fut, je crois, de voir

la sensibilité de Jésus-Christ, ce Dieu sensible au cœur, comme dit Pascal. Nul homme n'aurait été capable de parler et d'agir comme lui sans avoir reçu dans sa plénitude les paroles de la vie éternelle, mais les paroles de la vie tout court il boit, il mange, il festoie avec ses amis et il est fatigué sur la margelle d'un puits pour attendre la samaritaine et bavarder avec elle au grand scandale de messieurs les disciples, les fils aimés ! Il m'arrive ainsi — qu'elles me pardonnent — de penser qu'il est « prisonnier » des églises et que la légende du grand Inquisiteur dans Dostoïevsky pourrait ne pas être loin de la vérité.

J'ignore le mystère de ce que nous appelons la miséricorde divine, mais encore une fois, dans la vie de Jésus-Christ, dans cette geste sublime, l'événement qui m'a le plus frappé et ému, un jour de particulier désespoir, c'est quand il a dit à celui que nous appelons le bon larron, sur la croix : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi en paradis... » J'imagine ce merveilleux et étrange spectacle : celle âme du plus juste des justes, fraternellement enlacée à ce misérable pendu, reconnaissant avoir été justement condamné par les hommes, prenant ou reprenant, — comme nous disons, — place à la droite du Père. Je ne puis m'empêcher d'imaginer la tête des anges, des patriarches et des prophètes à ce spectacle. Ahn ! dans la foi, ma certitude est Jésus-Christ.

Il m'arrive souvent, ces derniers temps de grande fatigue extérieure et intérieure, quand je n'ai pas reçu quelqu'un ou que j'ai éconduit un importun, de me demander si ce n'était pas l'éternel mendiant, cet Ange du seigneur que recevaient un Tobie et un Abraham, et qui avait réconforté Agar, la servante, la maîtresse du patriarche, dans le désert ?... Il me paraît oublier souvent que si Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ, ce n'est pas du tout pour les justes, mais bien pour les pécheurs, pour ceux que nous appelons les pauvres plutôt que pour les riches, pour les malades plutôt que pour les bien-portants... Mais il est vrai que la plupart d'entre nous ne se considèrent pas comme des pécheurs, que nous avons horreur de la pauvreté et que nous nous considérons comme en bonne santé. Je crois qu'une des plus grandes grâces que Dieu peut nous faire, c'est de nous donner la lumière sur nous-mêmes et sur notre totale pauvreté intérieure.

D'un feuillet qu'il distribuait aux visiteurs de son exposition à Louvain-la-Neuve, en 1974, je transcris ces lignes : " Dans mon art religieux, si je soigne la beauté extérieure (je demeure assez académique à cause de mes maîtres de l'époque), je cherche surtout à exprimer le CHOC que j'ai ressenti quand j'ai voulu REPRESENTER une idée religieuse, comme l'ont fait admirablement les peintres d'icônes. Une obsession, dans ce domaine de l'art religieux, si on veut, est chez moi les prophètes de l'Ancien Testament et même les Pères de l'Eglise, avec quelques saints originaux. Ils étaient pleins d'imagination et bourrés de poésie, comme le fut mon père François d'Assise. Lorsque, après avoir fait les beaux-arts, j'ai vu Dieu, le seul saint catholique romain qui m'ait emballé fut le poète d'Assise. Son CANTIQUE DU SOLEIL fut pour moi une révélation de Dieu. Je n'ai jamais cru que je faisais du profane en peignant un paysage, en illustrant Villon ou Rabelais ou en représentant des hommes ou des femmes sans cette idiote feuille de vigne inventée par je ne sais quel pauvre moraliste. Là aussi, il me semble rencontrer Dieu comme il est présent en toutes choses comme dans chacun de nos gestes, s'ils sont gestes d'amour... Quand je fus prier à Rome sur la tombe de Fra Angelico, il me dit : Si tu veux faire les choses de Dieu, il faut toujours demeurer avec Lui... François d'Assise ne dit-il pas que tous ceux qui ont un rôle à remplir dans ce monde doivent être comme des jongleurs pour réjouir le cœur de l'homme et le pousser à la joie spirituelle ? N'est-ce pas le rôle même de tout artiste, poète, peintre ou musicien ? "

Il y a toujours eu des artistes — poètes, musiciens, peintres — (poursuit le même dépliant) dans l'Eglise traditionnelle de nos pays; pour n'en citer que trois fort connus, mentionnons Fra Angelico, Vivaldi et Liszt... En Belgique, tout proches, nous citerons Bruno Destrée, Camille Melloy, et Bonaventure Fieullien, pour n'en citer que trois, de même, fort connus.

La première exposition du Père Fieullien se tint à Bruxelles, en 1930, pour le centenaire de l'indépendance. Depuis, ses estampes figurent dans les Cabinets des Estampes de Bruxelles,

Paris, Liège et ailleurs. Il a décoré nombre d'églises, de maisons particulières et même des restaurants ! A ce propos, en son numéro 52, 4^e trimestre 1972, la revue " Au Pays des Rières et des Sarts ", relate : " On aura tout vu, disent les esprits chagrins : les prêtres vont se marier et des moines — dits révérends pères — paraissent à la T.V. et décorent des restaurants, à défaut d'églises sans doute ?... En 1969, Bonaventure Fieullien a été appelé à décorer un restaurant à Forges, l'ancien " Café de la Trappe " bien connu des amateurs de bière et de fromage, sinon d'escavèche... Le mur faisait, et fait encore, 12 m²... Un sujet, pas d'abstrait ! Une peinture pas trop moderne. A cause de la digestion des éventuels clients gastronomes !... Toutes méditations faites (on est professionnel ou on ne l'est pas); il a paru à l'artiste qu'il lui suffisait de regarder, autour de lui, ce paysage qui lui est familier depuis plus de 25 ans : le ciel tourmenté, la rivière, les bouleaux, quelques chênes, les bêtes des bois et des champs, " qui rampent sur la terre et qui volent dans les airs " (Genèse, chapitre premier, quand Dieu (vous connaissez DIT...)... L'artiste y a mis les plus d'air possible, de la lumière aussi et les a nimbés d'humour. Il avoue, en peignant ses 12 m² (tout seul, comme un grand) s'être bien amusé !... "

Que grave-t-il ? (7) Des paysages, des fermes, des saules têtards, des peupliers et d'autres, nombreux... Vous aimez beaucoup les arbres, lui demanda-t-on un jour ? — Oui, trop !, répondit-il... La vie du Poverello d'Assise, l'Apocalypse de Saint-Jean, les ballades de François Villon, des chapitres de la Genèse; les stations du Chemin de la Croix; des poètes, écrivains et musiciens, les saisons...

(7) « Les fortes oppositions de blanc et de noir exprimées dans les dessins graves sur bois illustrent l'affrontement de la lumière et de l'ombre... N'est-ce pas là le principe même de la condition humaine depuis la Chute ? Les obscurités de la nature combattent dans l'être humain la clarté surnaturelle... On comprend que Fieullien ait trouvé à s'exprimer dans cet art de contrastes où cependant tout vise à l'Ordre et à la limpidité ». Extrait de « Un Pèlerin de la Joie ». « Bonaventure Fieullien, par Myriam Le Mayeur. Ed. Jos. Vermaut, Courtrai-Bruxelles-Paris, 1948.



Moine au travail.



Moines priant.



La Messe.

Ces moines, dont l'esprit jette un reflet de cierge.

Emile VERHAEREN

" Je ne sais pas combien j'ai peint de tableaux ni gravé d'estampes. Je sais que je peins et grave et dessine depuis... 60 ans, je dis bien soixante. J'espère avoir donné par mon œuvre un peu de joie, un moment de plaisir, un rayon de beauté à tous ceux qui ont acquis une de mes œuvres, en me permettant ainsi de vivre du travail de mes mains et de " partager " comme tout honnête homme, et disciple de l' " ouvrier " de Nazareth. "

Outre ses " Louanges de la Simplicité " il a édité d'autres ouvrages, une bonne quinzaine, dont " L'Amitié ", " Haute Espérance ", " Chemin de Croix ", " Pascal et Verlaine ", " Regniowez en Ardennes " ainsi que des " Mémoires " et " Poèmes ".

Du Prieuré de Regniowez, en date du 25 novembre 1974, il adresse une lettre imprimée à tous ses amis : " Grâce à quelques amis dévoués, j'ai pu cependant recommencer à travailler, voire à exposer ce qui a pu être sauvé. Et je me suis remis à peindre et à imprimer mes estampes !... Si le prieuré n'est pas accessible en ce moment, néanmoins, hospitalisé dans une maison voisine, il m'a été permis d'exposer quelques peintures, gravures et dessins que l'on peut voir. Mes amis peuvent venir; je les recevrai, pauvrement et simplement comme il convient... J'aime espérer qu'il me sera possible de continuer et surtout, de reprendre mes activités littéraires et artistiques qui me permettaient, seules, de vivre normalement.

Il m'est difficile d'ajouter quoique ce soit à cette lettre. Vous aurez reçu mes invitations pour Bruxelles et Louvain-la-Neuve. Cette dernière expo, malgré ma peine, a été normalement ouverte. Je n'ai pas encore été rattaché à un téléphone... "

Le 19 octobre 1975, il a la joie de célébrer son jubilé de 50 ans de sacerdoce.

Ainsi, à Regniowez en Thiérache, en son prieuré " plus ou moins restauré ", Bonaventure Fieullien n'a pas perdu courage... Il continue à peindre, graver, dessiner... et prier !



Saint François veillé par Frère Léon.

*Le seul saint catholique romain qui m'ait emballé fut le poète d'Assise.
Son « Cantique du Soleil » fut pour moi une révélation de Dieu.*

Bonaventure FIEULLIEN

* Ecoute

Ce que nul n'entend. Homme, Dieu va passer.
Repose. Sois seul pour qu'à cette heure Il entre
En ton sein comme en silence dans le ventre
De ta mère, hier, au milieu de la nuit,
Il entra pour te donner souffle de Lui. "

(Marie Noël)

...Et soudain, inattendue, en la mi-janvier 1976, c'est la fin... Et vacille

"...le cierge de l'agonie,
Pour la vieille maison bénie "...

Suite à une chute inéluctable, " comme l'éclair part de l'orient et se montre jusqu'à l'occident ", le Père Bonaventure Fieullien passe de vie à trépas. Le crâne fracturé, il gît au bas des escaliers de son prieuré.

Lorsque nous apprenons la brutale nouvelle, " la preuve que nous l'aimions, c'est que, — ainsi que l'exprimait Charles De Trooz à l'annonce de la disparition de cet autre prêtre-artiste de chez nous, Camille Melloy — quelques minutes après avoir appris que nous l'avions perdu, nous avons pu songer malgré tout à cette bienheureuse rencontre, et ressentir, une seconde, son bonheur aussi vivement que notre deuil ".

Le mercredi 21 janvier, en la fête de sainte Agnès, selon ses souhaits, il fut inhumé au cimetière des moines de l'Abbaye de Notre-Dame de Scourmont (9), à Forges-les-Chimay. " La Trappe, dont le nom propre est celui d'Ordre des Cisterciens

(9) A propos de l'origine du nom de *Scourmont* — abbaye où repose aujourd'hui le Père Fieullien — s'écartant de l'interprétation donnée par les toponymistes, qui font dériver le mot *Scourmont* du radical germanique *Schorre* et *Mont* et lui donnent le sens de *Mont des Alluvions*, Dom Anselme Le Bail, 4e Abbé de *Scourmont*, écrit : « On est ici en pays wallon et latin. Les moines ont recueilli cette légende : le nom viendrait du secours que les charretiers devraient chercher là pour monter la raidillon en sortant du gué de la Wartoise. Est-ce bien une légende ? Aujourd'hui encore malgré l'enrochement d'une route moderne, les charrois sentent le besoin d'un secours pour gravir la montée. Les moines ont trouvé là un nom symbolique pour caractériser leur séjour : LE MONT DU SECOURS, Succursus Mons ». (« Un Siècle de Vie Monastique. L'Abbaye N.D. de Scourmont », Edition de l'Abbaye à Forges-les-Chimay, 1950. Ouvrage hors commerce, tiré à 500 exemplaires).

de l'Étroite Observance, est une rénovation de l'Ordre de Cîteaux, branche du grand arbre bénédictin, planté au VI^e siècle par le Patriarche des moines d'Occident, saint Benoît, et qui couvrit de ses fortes ramures toute l'Europe médiévale". La messe fut chantée par l'évêque coadjuteur de Reims, et l'homélie fut prononcée par le Père Abbé Dom Guerric Baudet. Dans l'assistance, outre les personnalités, figuraient de nombreux paroissiens de Regniowez ainsi que beaucoup d'amis du Père Fieullien, venus de Chimay, de Charleville et des Ardennes Françaises. Au dehors, un vent glacial fouettait un Pays des Rières et des Sarts enneigé.

Né à l'aube du siècle et d'un printemps, c'est à l'aube d'une année nouvelle — la première du dernier quart de ce siècle — que, pèlerin de la joie et de la lumière, le Père Bonaventure Fieullien nous a quitté, en cette mi-janvier toute encore en l'éblouissement de l'Épiphanie des " Magi venus de l'Orient à l'Étoile " et offerte, déjà, aux premières lueurs des cierges de la Chandeleur. Le pèlerin de la joie et de la lumière, en disciple fidèle jusqu'au bout, rejoignait son Maître, la Lumière du Monde.

Au mot LUMIERE de son " Abécédaire du Meunier ", Marcel Lobet (8), qui fut son ami, nous livre cette confession qu'il m'est doublement à cœur de mettre sur les lèvres du Père Bonaventure Fieullien :

" J'aurai passé le plus fervent de ma vie à guetter l'apparition d'une lumière considérée comme une victoire sur les puissances de l'ombre ".

René HERMAN
Chandeleur 1976.

(8) Mr Marcel Lobet, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Française, qui fut un ami fidèle du Père Fieullien, assista à ses funérailles à l'Abbaye de N.D. de Scourmont. Il me fit part de la forte impression ressentie lors de la lente procession des moines qui, chantant sous le vent glacial, acheminaient la dépouille mortelle du Père Bonaventure au cimetière du monastère. En son " Abécédaire du Meunier " — Jacques Antoine, éditeur, Bruxelles 1974 — Marcel Lobet consacre, en finale, quelques lignes à la mémoire de quatre amis récemment disparus : Roger Bodart, Fernand Desonay, Adrien Jans, Franz Weyergans. Ces pages sont illustrées d'un bois de Bonaventure Fieullien : " L'Ange à la faucille " : " Et celui qui est assis sur la nuée jeta sa faucille sur la terre ". Marcel Lobet a rendu hommage à son ami Fieullien dans " La Revue Générale ", Mars 1975. Visages disparus : " Un Pèlerin de la Beauté : Bonaventure Fieullien ".

Les Eglises successives

Saint-Pierre

à JETTE

par GLADYS GUYOT

Une charte de 1112 incorpora l'église paroissiale Saint-Pierre à l'abbaye de Jette, alors aux mains de religieux augustins qui devinrent norbertins ou prémontrés vers 1140. Dès lors, des chanoines de cette abbaye la desservirent jusqu'au début du XIX^e siècle, au décès du dernier d'entre eux. Des prêtres diocésains en prirent le relais.

Les archives de la paroisse, qui nous sont parvenues, permettent de connaître un peu l'histoire des bâtiments ecclésiastiques successifs (1). En fait, il s'agit seulement des reconstructions de 1776 et de 1878, mais les dossiers de chacune donnent des indications sur les églises antérieures.

(1) A. Par. Saint-Pierre Jette : *Memorien en Antotalien von Franciscus van der Meren*, sacristain de 1721 à 1784. Capeyen, p. 81-83, notes du curé Lion; notes du curé Heymans qui fit édifier l'église actuelle, p. 83-85. *Cahier n° 4*, " Nouvelle église ".



Eglise Saint-Pierre à Jette. (Extérieur)

LES EGLISES ANCIENNES

Celle de 1776 remplaça une précédente dont le chœur avait été agrandi en 1556 et qui était dans un état fort vétuste à la fin du XVIII^e siècle. La nef en mesurait environ 20 m. de long et de 8 de large; le chœur respectivement 10 m. et 7 m. L'épaisseur des murs 1,20 m. et 90 cm. faisait supposer leur ancienneté, surtout dans le chœur qui formait probablement le sanctuaire primitif, comme ailleurs. L'église était faite pour être voûtée et " j'en ai vu le début en août 1736 " atteste le sacristain. L'autel était si près du chevet qu'on pouvait à peine le contourner et le banc de communion également fort proche. L'humidité avait obligé le curé Alexandre Sigaut (1750-1765) à garder les ornements sacerdotaux chez lui.

Devant cette situation, il avait projeté la construction d'une nouvelle église. Ce fut son successeur, Jean-Balthasar Lion (1766-1791) qui put la réaliser. Déjà en 1765, l'abbé de Diligem, Ferdinand Valvekens (1750-1771), curé de Jette de 1743 à son élection, en avait demandé l'autorisation au Conseil de Brabant à condition que les chanoines de Diligem puissent continuer à la desservir. L'archevêché de Malines l'ayant permis, le Conseil autorisa la nouvelle construction. Celle-ci fut confiée à l'architecte officiel de la Cour, Laurent-Benoit DEWEZ (1731-1812), auquel le prélat de Diligem, Jean-Baptiste van den Dale (1771-1789) demandait en même temps les plans d'une abbaye remise au goût du jour.

Les travaux de démolition de la vieille église commencèrent le 5 février 1776 et furent notés au jour le jour par le sacristain. Le 12 février, en sortant de l'école vers 16 h., les enfants virent l'affaissement de la tour. Deux jours après, un accident faillit survenir : à 9 h., la façade s'écroula " presque à mon côté " raconte le sacristain, ainsi que le jubé et le bas-côté de la nef, mais sans plus de dégât ". Le 2 mars, l'ensemble du vaisseau jusqu'au chœur que le prélat comptait conserver.

Un conflit surgit à ce propos entre ce dernier et le curé, deux fortes personnalités, à peu près du même âge et qui

avaient rempli les mêmes fonctions d'économe à l'abbaye, de vicaire puis de curé. A l'élection abbatiale de 1771, Lion avait obtenu une première voix de plus que van den Dale, mais en tout deux de moins. Curé de Jette depuis 1766, il désirait une église entièrement neuve, tandis que l'abbé meublait la bibliothèque récemment achevée, construisait un quartier d'hôtes et faisait les plans de l'abbatiale. Pour ces raisons, l'église de Jette lui paraissait secondaire, d'autant plus qu'il désirait que celle de l'abbaye devienne paroisse, comme à Grimbergen. Si la chose s'était réalisée, cette dernière aurait probablement échappé à la destruction par les Français, également comme celle de Grimbergen. Mais en 1776, nul ne prévoyait les événements de 1796 !

Le curé refusa le souhait du prélat parce qu'il voulait rester maître chez lui, que l'abbaye était éloignée du centre du village et que les paroissiens s'attendaient à une nouvelle église, voyant la démolition de l'ancienne. Van den Dale proposa alors autre chose : la construction, derrière l'auberge bien connue du *Wilg*, sur un terrain abbatial et davantage au centre, mais ce projet ne fut pas non plus retenu, et après de longs débats, le curé finit par triompher, d'autant plus que Dewez était l'architecte de l'abbaye. D'ailleurs le curé mit le prélat devant le fait accompli, le 26 avril 1776, vers 6.30 h. du matin, sans aucune solennité, et avec le sacristain comme seul témoin, il posa la première pierre. Lors de sa visite au chantier, van den Dale se rendit compte que l'ancien chœur ne correspondait plus au nouveau plan et il fut bien obligé d'ordonner aussi sa démolition, le 17 juin 1776. Dès que l'église fut sous toit, les services dominicaux, célébrés dans l'intervalle à l'abbaye, y reprirent à partir de la Toussaint, quoique portes et fenêtres n'étaient pas encore achevées.

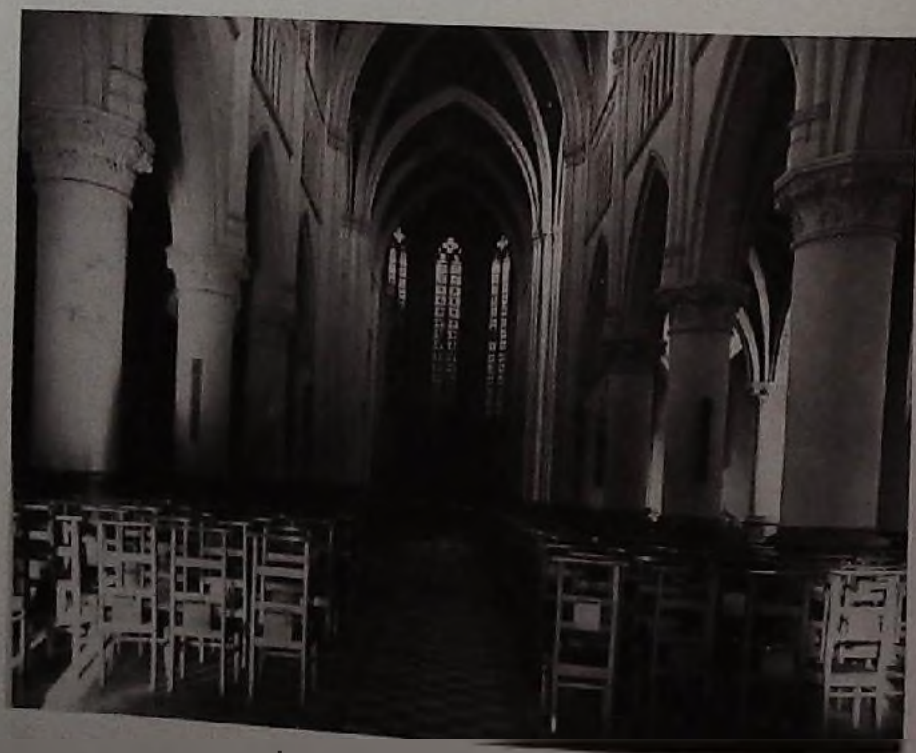
Le sacristain, qui se tint en dehors du conflit prélat-curé, fut très heureux de pouvoir resonner les cloches, après 16 mois d'interruption, le 18 mai 1777. Le 23 suivant, tout étant terminé, "de sur porte", le Saint-Sacrement conservé jusqu'alors à la cure, put reprendre sa place dans le tabernacle. Le 26



L'Eglise Saint-Pierre (1776).



Eglise Saint-Pierre (1776).



Intérieur de l'église actuelle.

août 1779, le cardinal Jean-Henri de Franckenberg, archevêque de Malines (1759-1804), la consacra solennellement et décida que l'anniversaire en serait célébré le dernier dimanche d'août.

Telle quelle, l'église était encore fort modeste. La nef mesurait 27 m. de long sur 10 de large; le chœur 11 sur 8. L'ensemble avait coûté 13.500 florins, dont et outre 5.000 à l'abbaye pour le chœur seul. Au centre de la grand'place, sur le parking actuel, elle se profilait au bout de la *Kerkdreef*. Construite en briques, aux encadrements en pierres calcaro-gréseuses, extraites des carrières abbatiales, le portail était surmonté d'un œil de bœuf et le petit clocher octogone se terminait en coupole. L'unique nef était éclairée par six fenêtres, et le chœur, moins élevé, s'achevait en une abside à pans coupés.

Le rapport de la Commission des Monuments et Sites, en 1876, lui était nettement défavorable : " L'église ne présente aucun intérêt artistique ou archéologique, et sa disparition ainsi que celle du cimetière ne fera qu'assainir le centre de la commune. Bâtie il y a un siècle, cette construction ne présente qu'une masse lourde sans aucune forme architecturale ". Il est vrai qu'à la fin du XIXe siècle, le néogothique en pleine vogue détrônait le classicisme à la Dewez. Au contraire, le même rapport loue " les boiseries intérieures exécutées en beau bois de chêne bien travaillé en style Louis XVI; les lambris décorés de pilastres corinthiens, les stalles ainsi que le banc de communion et la chaire de vérité forment un ensemble qu'on ne rencontre que fort rarement dans les églises de villages. Trois autels également en bois, et de même style mais peints, complètent cet ameublement ". Ils étaient dus à des menuisiers wallons ou bruxellois et furent convoyés gratuitement, sauf les droits d'octroi, par des fermiers abbatiaux, entre autres, le meunier, Judocus de Hertoghe, et le fermier de l'enclos, Jan van der Elst. Le curé fit également faire " une belle horloge " par deux frères capucins, spécialistes en la matière, et avec la permission spéciale de leur supérieur. Elle fut placée dans le toit, entre deux petites ouvertures.

UN CURE " RESISTANT " ET UN AVOCAT OPPORTUNISTE

Le dernier curé norbertin de Jette fut le chanoine Pierre-Joseph GOOLENS, de 1791 à sa mort en 1828. Déjà comme vicaire de la paroisse, il avait été aumônier des troupes " Patriotes " de la Révolution brabançonne, en 1789-90, le seul de son abbaye, mais avec vingt autres de son ordre (2). Durant les années difficiles de la Révolution française, il se montra courageux. Le dernier acte de baptême qu'il ait signé, avant la suppression du culte public, est daté du 31 octobre 1796. Le 10 novembre suivant, les religieux étaient chassés de l'abbaye de Diligem. Le curé, ayant refusé de prêter le serment " de haine à la royauté et de fidélité à la république ", l'église fut fermée et le presbytère occupé par un commissaire du gouvernement. " Les bâtiments allaient être vendus comme biens nationaux lorsque les Jettois adressèrent une pétition à Paris qui fut transmise par l'avocat Libotton père, à la suite de laquelle le gouvernement accorda un sursis qui les sauva " (3).

L'avocat Libotton, d'une famille originaire de Hollogne-aux-Pierres, au pays de Liège, et qui compta plusieurs hommes de loi, semble s'être fixé à Jette pendant la Révolution. Il fut recommandé, le 23 ventôse an III (13 mars 1795), par les représentants en mission auprès de l'armée du Nord, Perez et Portiez d'Oise, dans une liste de personnes " propres à être échevins ou juges : LIBOUTON " (4). Il s'était donc rallié à l'idéologie révolutionnaire comme d'autres intellectuels " de gauche " à l'époque, davantage par intérêt que par idéalisme, semble-t-il. En effet, il acheta, le 22 frimaire an VI (12 décembre 1797), 14 bonniers ½ à Jette, constituant l'*Elsenbosch*,

(2) *Bibliot. Rle-Ms.*, V.H. 25.097, p. 77-85.

(3) *A. Par. Jette - Nouvelle église*, reg. 4, p. 1, copie d'une pièce non signée et trouvée à la Maison communale, probablement écrite par A. Van Swae, bourgmestre de Jette de 1836 à sa mort en 1841, et qui était né vers 1775.

(4) *A.G.R. Administ. Cent. et Sup. de la Belgique*, 471, n° 3.696.

actuel bois de Diligem, et une partie du *Nieuwenbosch*, à l'O. du quartier abbatial (5). L'acte est signé par Pierre-Joseph Libotton et par sa femme, Catherine Gravillon, qui décéda en 1804. Il se remaria avec Isabelle-Joséphine Plovits, d'une famille d'industriels bruxellois. Membre du Conseil communal de Jette-Ganshoren, au moins depuis 1810, il y siégea sans discontinuer de 1817 à sa mort en 1829 (6). Le cadastre de 1814-15 indique à son nom, outre les bois cités plus haut, une maison avec jardin et cour au hameau de Ganshoren et " une campagne " près de Laeken (7). Celui de 1832-33, des terres au hameau *Essegem*, à l'*Espenveld*, et surtout dans le quartier de *Diligem* où la veuve Libotton-Plovits avait acheté l'ancienne demeure abbatiale en 1832 (8). Lors de la vente publique, en 1834, de la propriété Bonaventure, le long de la rue de ce nom, un fils ou neveu de Pierre-Joseph, un certain Prosper Libotton, avait été un des enchérisseurs, mais sans succès (9). Par contre, dans l'*Atlas cadastral* de Popp, publié vers 1860, on constate que les propriétaires sont beaucoup plus nombreux à Jette que précédemment, cependant le nom des Libotton a presque disparu.

En 1880, une fille du ménage Libotton-Plovits, Joséphine, obtint une concession dans le nouveau cimetière de Jette pour la somme de 652,80 francs (10). Plusieurs personnes de sa famille y furent enterrées. Elle-même, décédée très âgée en 1916, avait légué à la commune une somme de 2.800 frs. pour " un caveau à perpétuité ".

(5) *A.G.R. Vente Dom. nationaux*, affiche 53, n° 35.

(6) *A. Commune Jette - Délibérations Conseil comm.*, reg. A. 1817-1829.

(7) *A.G.R. Cadastre Brabant*, n° 415.

(8) *A.G.R. - Cadastre Brabant*, n° 1275. G GUYOT, *Le quartier abbatial de Jette-Diligem*, dans *La Maison d'hier et d'aujourd'hui*, n° 24, 1974, p. 42-66.

(9) *A. Maison Sacré-Cœur à Jette*, reg. A.

(10) *A. Commune Jette - Délib.*, reg. C et reg. K.

L'ÉGLISE ACTUELLE

La petite église de 1776 suffisait à la population de Jette-Ganshoren qui comptait à l'époque un total de 1120 personnes, sans les 19 religieux présents à l'abbaye. Un siècle plus tard, en 1876, la démographie de Jette, désormais séparé de Ganshoren, avait plus que quadruplé. En 1880, elle comprenait près de 5.000 habitants. Une église plus spacieuse était donc très nécessaire. Le curé, Pierre-Jacques HEYMANS (1858-1885), se donna beaucoup de peine pour la faire aboutir. En 1874, à la requête du Conseil de fabrique, le Conseil communal décida l'échange d'un terrain de 35 ares contre celui de l'ancienne église et du cimetière et l'octroi d'une subvention de 35.000 frs. pour la nouvelle. La Commission des Monuments et Sites, dans son rapport déjà cité, recommanda de conserver le mobilier ancien et "de garantir de toute dégradation le tombeau de la famille de Villegas de Saint-Pierre-Jette".

Le devis estimatif du cahier des charges, dressé par l'architecte Charles Demacght, s'éleva à 185.270,41 frs. Il fut approuvé par l'autorité supérieure, le 1er juillet 1876, et par le Conseil communal, le 19 mars 1877. L'adjudication publique en attribua les travaux à l'entrepreneur Joseph Thomas "habitant Jette depuis de nombreuses années et y jouissant de la considération générale pour sa probité, capacité et solvabilité". Le coût en fut fixé à 202.797 frs. Un arrêté royal du 7 août 1877 autorisa la construction de l'église, les subventions de l'État et de la province s'élevant respectivement à 25.000 frs. Mais les frais furent plus élevés que prévus par suite, entre autres, du remplacement de la pierre de Savonnières et de la brique de Boom par la pierre bleue d'Ecaussinnes et la brique comprimée de Duffel. Ils s'élevèrent en tout à 223.847 frs. Pour les acquitter, onze listes de souscriptions apportèrent les contributions des notables et les oboles des paroissiens les plus pauvres. Parmi les premiers, on note Emile De Lattre, président du Conseil de fabrique et propriétaire d'une campagne, rue Léopold, qui donna 3.000 frs.; le notaire Jules Morren, propriétaire du "château de Diligem", 2.800 frs.; le notaire Dupré, 3.000 frs;

les membres de l'administration communale, de 100 à 200 frs. et parfois davantage : le bourgmestre Daniel Vander Borgh 200 frs, Tircher, également, "Joannes" Werrie, 500 ,etc. Parmi les autres donateurs, on trouve les noms bien jettois de Draps, De Vleeschouwer, Moyens-Stallaert, Moerenhoudt-Jacobs, le "pachter" Jan Spruyt et le "pachter" Janssens-Spruyt, etc. Les dons s'élevèrent à 22.344,25 frs. que le curé Heymans compléta jusqu'à 25.000 frs. comme il s'y était engagé. D'autre part, la vente publique, le 15 juin 1882, d'une partie du mobilier de l'ancienne église : chapiteaux, socles, portes, cadres, tableaux vaguement indiqués : Saint Pierre ("La Pêche miraculeuse"), Saint Norbert probablement "Sa Conversion", Saint Blaise, etc., rapporta 1365 frs. ce qui paraît très peu, même pour l'époque. Des tableaux, il ne resta, semble-t-il, qu'un grand, représentant le roi David, et une jolie "Sainte Famille", d'inspiration italienne, qui est maintenant dans la salle des mariages à l'abbatiale restaurée.

Le 12 novembre 1878, la première pierre avait été bénite et posée par Hubert Coekelbergs, doyen du district et curé de N.D. de Laeken, qui bénit également le nouveau cimetière pour une partie en 1879, et l'autre en 1884, lors de l'aménagement définitif.

L'église fut consacrée, le 3 juillet 1880, par Mgr Victor van den Branden de Reeth, archevêque titulaire de Tyr et auxiliaire du cardinal Dechamps, archevêque de Malines. Enfin les orgues des facteurs van Bever frères, de Laeken et d'Amiens, furent bénites, le 4 avril 1898, par le cardinal Goossens et inaugurées au milieu d'un concert de musique sacrée.

Le curé Heymans a noté les inscriptions des trois cloches, transférées de l'ancienne dans la nouvelle église : sur la plus petite (*minori*) "*D. Anna Maria de Paepe, comitissa S. Petri me fieri fecit. D. Gerardus F.B. De Villegas, comes S. Petri, Baro de Rivieren. S. Roelans me fecit anno salutis 1734*". Gérard-François Balthasar de Villegas (1687-1745) était par sa mère, Anne de Kinschot, l'héritier de François II de Kinschot, qui avait obtenu en 1654, le titre de baron de Rivieren et,

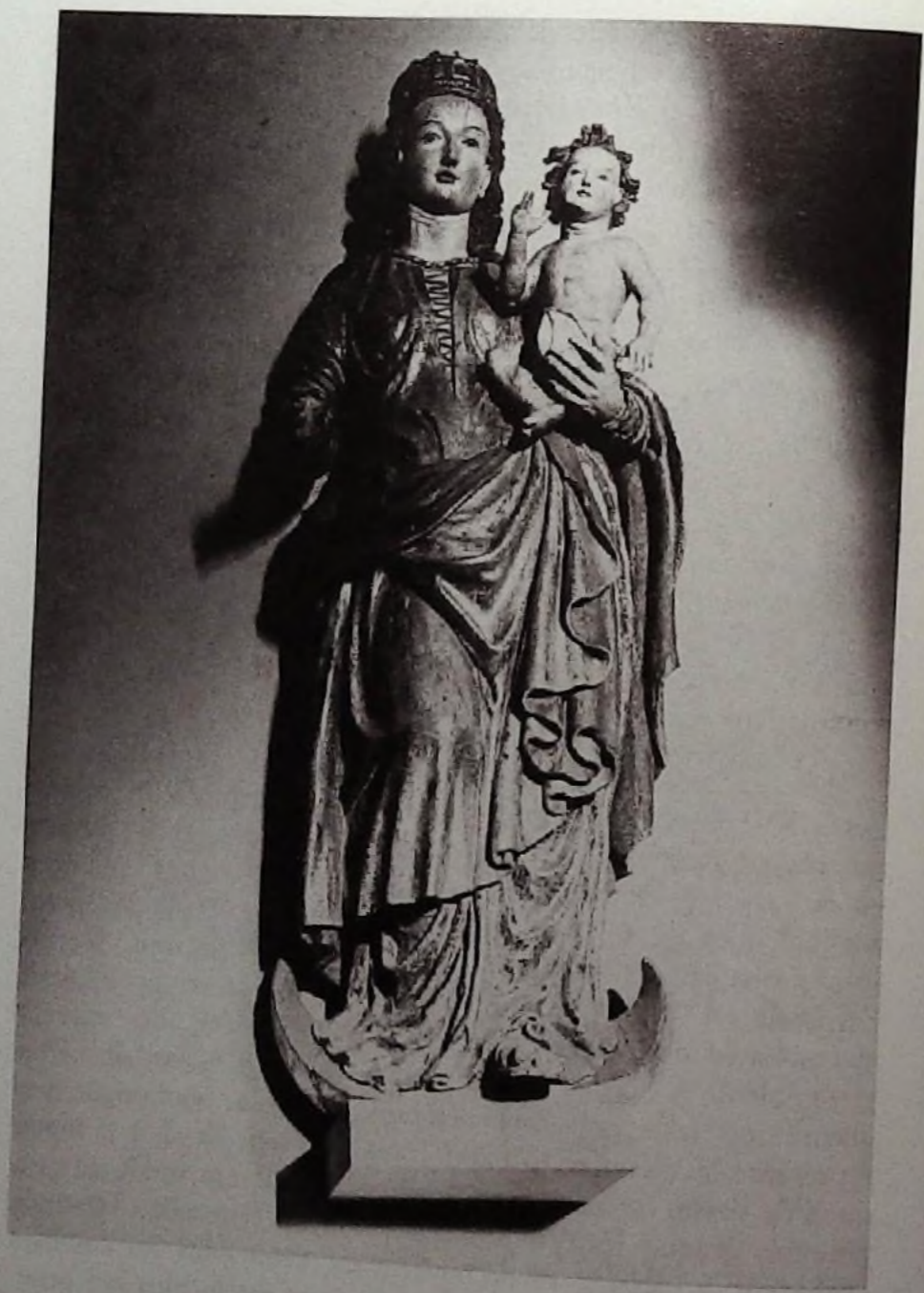


Eglise Saint-Pierre. Médailon « Saint-Pierre au coq ».

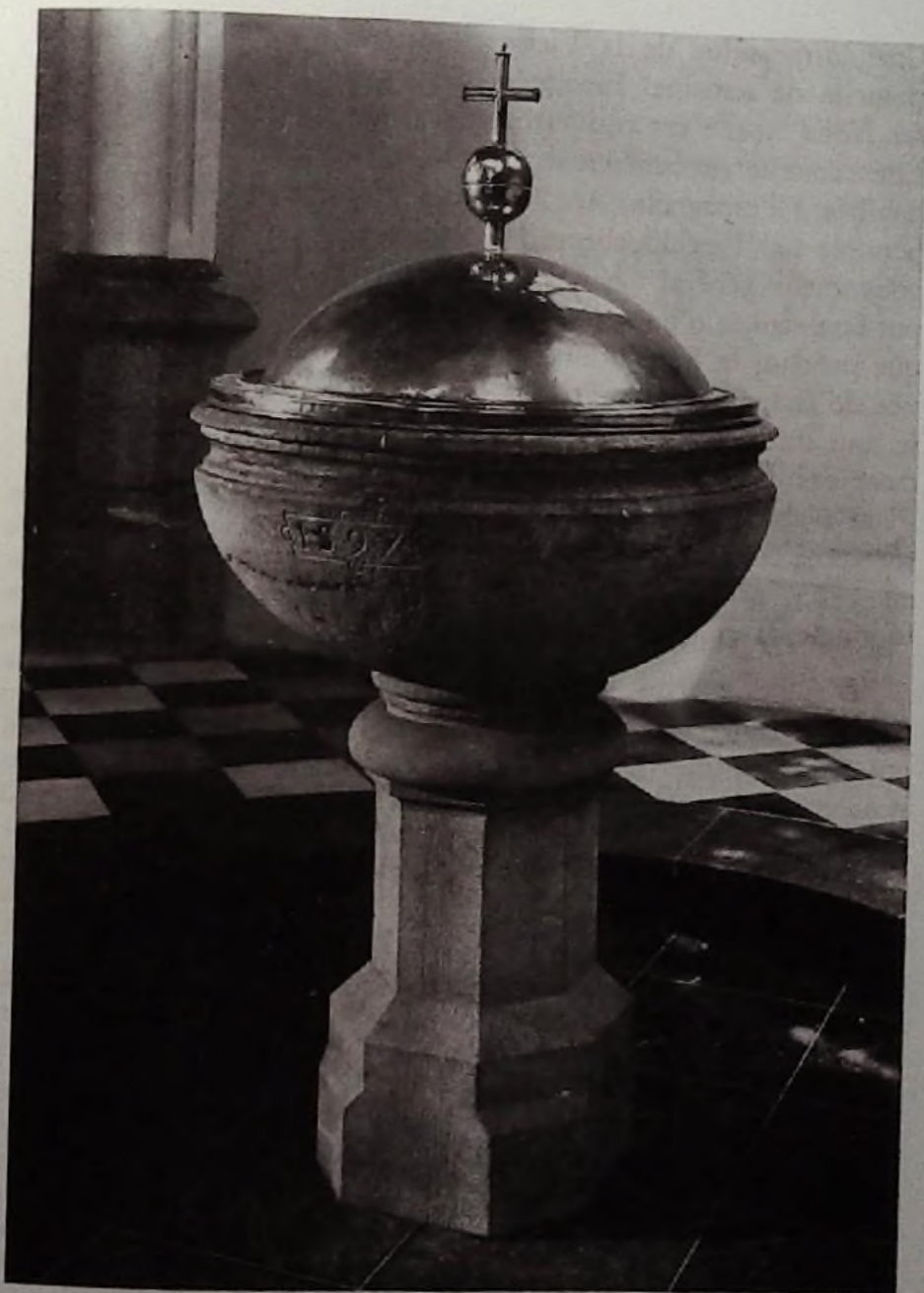
en 1659, celui de comte de Saint-Pierre-Jette. Mais son petit-fils n'eut que les seigneuries sans les titres qu'il se donne ici. Les deux autres cloches datent de 1818 et ont été fondues par Adrien van de Gheyn, d'une famille campanaire réputée de longue date. L'une eut pour parrain Nicolas-Melchiade, baron Bonaventure (1753-1831), ancien magistrat, alors bourgmestre de Jette où il s'était fait construire un "petit château" sur d'anciennes terres abbatiales; l'autre, Pierre-François de Villegas (1754-1824) et sa sœur, Josèphe-Bernardine-Ghislaine (1759-1843), petits-neveux de Gérard-François.

L'église, située sur la place Cardinal Mercier, est de style néo-gothique, selon le goût de la fin du XIX^e siècle. Elevée et spacieuse, elle paraît, à l'intérieur, beaucoup plus claire et sobre depuis les transformations postconciliaires Vatican II. La couleur blanc cassé met en valeur les colonnades et les voûtes. Une grande tache lumineuse descend sur l'autel central, formé d'une pierre martelée monolithique de deux tonnes et demi, dalle rectangulaire qui repose sur quatre bras soudés à la base.

De l'église antérieure, il reste quatre beaux confessionnaux Louis XVI, ornés de médaillons de saints dans un décor rococo; un très expressif "Saint-Pierre au coq" provient d'un lambris ou de la chaire de vérité. Les statues des évangélistes, adossées aux colonnes du transept, et initialement destinées à l'abbaye, sont probablement dues au sculpteur de talent moyen, Joseph Fernande (1741-1799), qui travailla avec Dewez, notamment aux abbayes de Bonne-Espérance et de Vlierbeek. Ses œuvres ressemblent aux stucs de la grande salle à l'abbatiale. Une magnifique statue polychrome en bois, de facture bourguignonne, représente la Vierge et l'Enfant Jésus. Le front élevé, à la mode du XV^e siècle, est ceint d'une couronne, la figure ronde un peu poupine évoque les Vierges des Primitifs flamands. Destinée également à l'abbaye et découverte en 1960 dans les combles de l'église, elle a été très bien restaurée et est le plus bel ornement du sanctuaire. Près d'elle, la cuve baptismale, d'une robuste simplicité, porte le millésime 1597, elle repose sur un socle moderne mais est fermée d'un couvercle en cuivre ancien.



La Vierge et l'Enfant Jésus.



Les Fonts baptismaux (cuve de 1597).

Une autre statue de la Vierge se trouve maintenant dans la chapelle de semaine. Invoquée sous le vocable de "O. L. V. ter Nood", elle est peut-être le plus ancien trésor de l'église. Elle remonte probablement à la Renaissance et a été ensuite habillée à l'espagnole. Au XVIIIe siècle, elle fut spécialement honorée par l'archiduchesse Marie-Anne d'Autriche, femme du gouverneur général Charles de Lorraine; mais la princesse ne put être sauvée d'un accouchement pénible. La tradition raconte que pendant la Révolution française, la statue aurait été préservée de la furie jacobine par la famille Dicks (11). Enfin, dans le mur du transept gauche est accolé le monument funéraire en marbre blanc et noir de la famille seigneuriale de Villegas. Placé d'abord dans le couvent des Annonciades à Bruxelles, il fut transféré, en 1786, à l'église de Jette, puis à la nouvelle en 1883, grâce au rapport favorable de la Commission des Monuments et Sites (12).

D'autres pierres tombales anciennes ont été déplacées au cimetière alors nouveau, telles celles de la famille Dupré qui ont été encastrées dans un monument. Quelques-unes se trouvent encore dans le jardinet derrière le chœur où le temps les détériore.

L'église paroissiale Saint-Pierre à Jette, de fondation très ancienne, a été souvent rebâtie au cours des siècles. L'actuelle allie un style religieux réel à une belle adaptation liturgique récente. Elle vérifie ce que Mgr. Goossens, vicaire général à Malines, écrivait au curé Heymans, le 16 août 1882: "Je suis heureux que tout s'arrange. Confiance et courage. Vous avez une bien belle église".

(11) M. DE MEULEMEESTER, *Notes d'histoire jettoise*, p. 73. Jette, 1912.

(12) J. V. KINT, *Le monument funéraire de Villegas en l'église de Jette*, dans *Bulletin du Comté de Jette*, 1967, p. 8-12.

De ci - de là...

La naissance du chemin de fer en Belgique

Dès 1829, un industriel liégeois exprimait le souhait de voir se construire une ligne de chemin de fer en Belgique. Sa proposition demeura en suspens jusqu'en 1831 lorsqu'un arrêté du ministre de l'Intérieur chargea Messieurs les ingénieurs Simonis et De Ridder des études préparatoires. Deux années leur furent suffisantes pour convenir des procédés d'exécution du projet et du tracé définitif de la voie. Il fut finalement arrêté que cette première ligne desservirait des centres importants comme Anvers, Malines, Louvain, Tirlemont, Waremme, Liège et Verviers. Mais cette installation suscita des oppositions parmi nos concitoyens. Livres et journaux se firent l'écho des lamentations publiques: « l'expropriation des terrains de culture ruinerait le pays, les maîtres des postes se voyaient déjà condamner à manger leurs derniers chevaux... »

Enfin, malgré ces réticences, Charles Rogier, alors ministre de l'Intérieur, contresigna le 1er mai 1834 la loi qui créait les chemins de fer.

L'aurore du 5 mai 1835 se leva. Tous les curieux s'étaient rassemblés à l'entrée de l'Allée-Verte à Bruxelles pour assister à cette inauguration mémorable. Quel serait l'avenir de ce monstre mystérieux qui tirait sa lourde carcasse en crachottant? Le roi Léopold I présidait la cérémonie. Dans la cohue, un homme parmi d'autres guettait le départ, Stephenson, l'inventeur de la locomotive. La « Flèche » prit la tête suivie du « Stephenson » puis de « l'Eléphant ».

Les voyageurs avaient le choix entre quatre classes: les berlinnes, très luxueuses et forts couteuses, les diligences, les chars-à-bancs ouverts et enfin les chars-à-bancs non couverts; ces dernières offraient peu de confort: outre le fait qu'elles n'étaient

pas couvertes, ces voitures n'avaient ni portières ni couloir central, il fallait enjamber les bancs pour atteindre sa place.

Au retour, les trente voitures furent remorquées par l'Éléphant, conçu pour tirer des wagons de marchandises.

Mais la consommation du « bolide » en eau dépassa les calculs, si bien que la locomotive dut abandonner dans la campagne tout le beau monde, invité à ce premier voyage, pour aller s'approvisionner à Vilvorde. Le retard du convoi ne fut pas sans inquiéter ceux qui l'attendaient à Bruxelles.

Ainsi, en cette journée du 5 mai 1835, débutait une ère nouvelle. L'expérience fut concluante. Les voyageurs se firent de plus en plus nombreux, les lignes se multiplièrent pour aboutir à la situation que l'on connaît actuellement.



BIBLIOGRAPHIE



COMTE DE JETTE.

Annales du cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore du Comté de Jette et des environs A.S.B.L.

GRAAFSCHAP JETTE.

Jaarboek van de geschied- en heemkundige kring van het graafschap Jette en omgeving V.Z.W.

Année 1975-1976.

- Les églises Saint-Pierre de Jette, par R. VAN DEN HAUTE.
- L'abbaye de Diligem au 18ème siècle (Chapitre VIII), par G. GUYOT.
- De munten en penningen opgegraven in de gewezen abdij van Dielegheim, par W. VANDERPIJPEN.
- Un site à sauvegarder: les prairies marécageuses de Jette-Ganshoren, par J.P. DELHAYE, R. LAMBERT, P. NOLF, J. ROMMES.

L'INTERMÉDIAIRE DES GÉNÉALOGISTES — DE MIDDELAAR TUSSEN DE GENEALOGISCHE NAVORSERS.

*Organe du Service de centralisation des Etudes généalogiques et démographiques de Belgique (S.C.G.D.).
Revue bimestrielle. N° 187 — janvier 1977.*

- Les familles Everarts de Rumsdorp et d'Opvelp sont-elles des de Velpen dit Everaerts?, par Chanoine Jean CASSART et Pierre DE TIENNE.

- **Epitaphier du Canton de Couvin** (suite : Gonrieux à Nismes), par Emile BROUETTE.
- **Les quartiers d'ascendance de Juste Lipse (1541-1606)**, par Jean de LAUNOIS.
- **Addenda et Corrigenda. De famille Babut du Marès 1778-1830 te Maastricht**, par J.H.J. GULIKERS.
- **Les Babut du Marès et le protestantisme en Belgique**, par E.M. BRAEKMAN.
- **Héraldique. Un obit aux armes Depestre, Cogels et le Fournier de Wargemont**, par Xavier DUQUENNE.
- **La généalogie et l'héraldique au service de l'histoire de l'Art. Question. Réponse.**
- **Assemblées de famille Houtart**, par Jean-François HOUTART.

RIF TOUT DJU. LES CAHIERS NIVELLOIS.

Revue mensuelle. N° 205. Mars 1977.

- **La Société d'Archéologie de Nivelles va fêter son centenaire**, par C. BAYOT.
La Société d'Archéologie de Nivelles fut fondée le 29 septembre 1876. Dès cette année, elle entama la publication « d'Annales ». Une de ses œuvres importantes fut la création d'un musée en octobre 1883 qui se tient actuellement dans le « Refuge de l'Ancien Prieuré d'Orival ». Pour célébrer ce centenaire, la Société organisera les 26 et 27 mars un colloque ainsi qu'une exposition sur les méthodes et techniques de l'archéologie.
- **L'Art roman**, par Paul HAVAUX.
Survol des caractéristiques de l'Art roman à partir des édifices comme la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles, l'abbaye bénédictine du Cluny.
- **Propos sur les mains**, par Joseph COPPENS.
Quelques citations françaises à propos des mains et leur traduction en wallon.
- **Notre tour du monde en 49 jours**, par Marc WOLFS.
Des îles Tonga à Mexico.

— Orival.

Ancien prieuré de l'ordre des Trinitaires ou de la Rédemption des captifs, supprimé le 13 avril 1784.

- **Tirés à part académiques de Marcel Lobet**, par Joseph DELMELLE.

Les deux premiers tirés à part ont trait à Constant Burniaux et à Pierre Nothomb, le troisième concerne un livre sur les Templiers que Marcel Lobet se propose d'éditer sous peu.

- **Deux nouveaux livres du Baron François Drion du Chapois**, par Joseph DELMELLE.

Présentation par Joseph Delmelle de deux ouvrages du Baron François Drion du Chapois : « A la recherche de l'Europe sur les Routes du Passé » et « Mes Vieilles Maisons ».

UCCLENSIA.

Organe du Cercle d'histoire d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs.

Bulletin bimestriel. — Janvier 1977.

- **Korte geschiedenis van het gehucht « De Kat » te Ukkel**, par H. DE PINCHART DE LIROUX.
- **A propos du « chat », alias « De Catte »**, par Jacques LORTHOIS.
Articles consacrés au Quartier du « Chat » à Uccle.
- **Du Carmel de Bruxelles au Carmel d'Uccle**, par A. NOEL.
Histoire mouvementée de l'Ordre des Carmélites instauré à Bruxelles par l'Infante Isabelle.
Dispersées par Joseph II, elles revinrent après la Révolution brabançonne pour s'installer près du Grand-Sablon. La Révolution française les chassa à nouveau, elles n'eurent de paix avant 1830, à la proclamation de l'indépendance. Lors de la construction de l'actuel Palais de Justice, leurs terres furent expropriées. C'est ainsi qu'elles jetèrent leur dévolu sur le quartier paisible du « Chat ». De leur passage dans la commune, il ne reste que le clocher de l'église paroissiale du Sacré-Cœur.
- **alentour de l'étude Delcor**, par Y. LADOS van der MERSCH.
Généalogie d'une famille ucquoise qui compta plusieurs notaires.

— La chapelle du souvenir en l'église du Sacré-Cœur au Chat,
par A. NOEL.

« Chapelle ainsi dénommée parce qu'elle contient divers souvenirs provenant de l'ancien Carmel d'Uccle ».

LA VIE LIEGEOISE.

Périodique mensuel, n° 2, février 1977.

Armes historiques nouvellement acquises au Musée d'Armes de Liège.

Le Musée d'Armes de Liège s'est enrichi récemment de quelques belles pièces, notamment d'un casque du XVe s., une salade, ayant appartenu à un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Une autre acquisition intéressante est une cotte de maille qui porte un sceau de plomb attestant son appartenance, jadis, à l'arsenal de Sainte-Irène de Constantinople. Le Musée est également propriétaire depuis peu d'une garniture pièce de renfort d'une armure de l'infant, futur Philippe II d'Espagne, d'un gantelet, de deux hallebardes de parade, d'une raplère et d'un petit couteau de chasse ayant appartenu à Louis XV, enfant.

